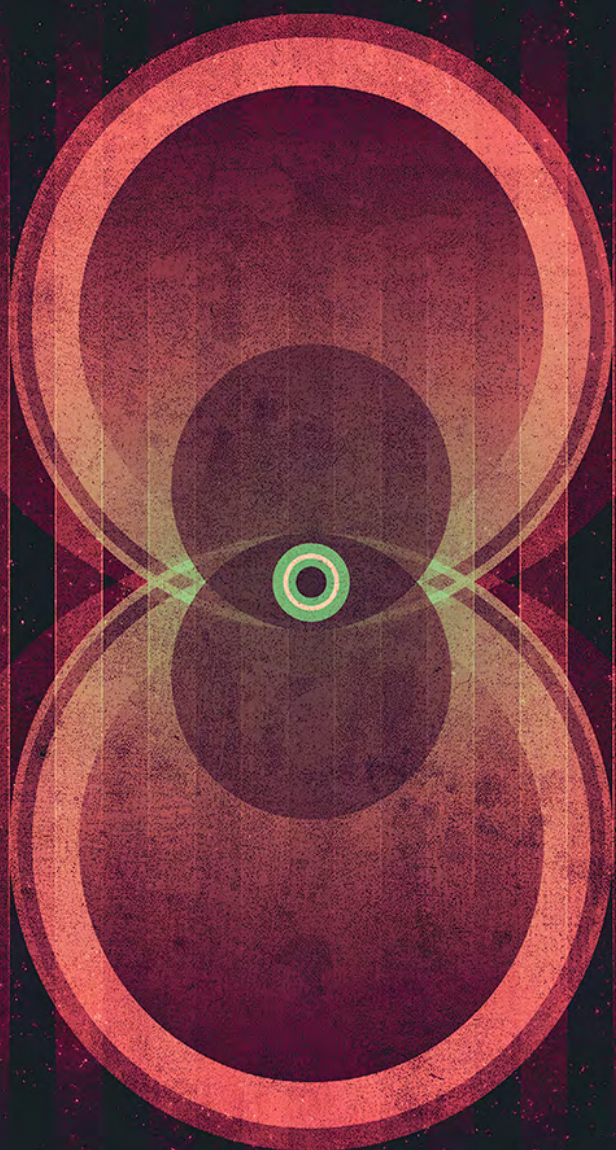


LIU CIXIN



L'ÉQUATEUR D'EINSTEIN

NOUVELLES COMPLÈTES 1

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE PROBLÈME À TROIS CORPS (prix Hugo du meilleur roman 2015), Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1579.

LA FORÊT SOMBRE, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1643.

LA MORT IMMORTELLE, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1725.

BOULE DE FOUDRE, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1782.

TERRE ERRANTE, Actes Sud, 2020.

Toutes les nouvelles ont été traduites du chinois par Gwennaël Gaffric, à l'exception de :

L'INSTITUTEUR DU VILLAGE et *BROUILLAGE DE TOUTE LA BANDE DE FRÉQUENCES* traduits par Morgan Vicente.

LE MICRO-ÂGE, *LE BATTEMENT D'AILES D'UN PAPILLON* et *L'ÈRE DES ANGÉS* traduits par Nicolas Giovanetti.

LE SOLEIL DE CHINE traduit par Hugo Natowicz.

LA MER DES RÊVES traduit par Julia Merada.

Les traductions de ces nouvelles ont été révisées par Gwennaël Gaffric.

Titre original :

帶上她的眼睛

© Liu Cixin, 1999-2002

© FT Culture (Beijing) Co., Ltd. (北京漫传奇文化传播有限公司) / Actes Sud, 2022,
pour la traduction française

Copublié avec Chongqing Publishing & Media Co. Ltd (重庆出版传媒股份有限公司)

Illustration de couverture : © Fable Creative, *The Hourglass*, 2022

© ACTES SUD, 2022
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-16112-5

LIU CIXIN

L'équateur d'Einstein

Nouvelles complètes 1

édition préparée
sous la direction de Gwennaël Gaffric

ACTES SUD

LE CHANT DE LA BALEINE

Le vieux Warner était debout à la proue du navire. Pensif, il contemplait les eaux calmes de l'Atlantique. Il ne prenait que rarement le temps de méditer ainsi. D'ordinaire, il savait toujours comment agir, sans avoir besoin de réfléchir ; et il agissait d'ailleurs en se passant de toute réflexion. Mais la situation était aujourd'hui plus complexe.

L'apparence physique du vieux Warner ne correspondait pas à l'image démoniaque véhiculée par les médias. Il ressemblait plutôt à un genre de père Noël. En dépit de ses yeux aiguisés, son visage rondlet arborait en permanence un sourire affable et généreux. Il ne portait pas d'arme sur lui, à l'exception d'un petit couteau au manche délicatement ouvragé, dissimulé dans la poche de sa veste, et dont il se servait alternativement pour éplucher des fruits ou pour égorger ses ennemis. Mais dans le premier cas comme dans le second, il ne se départait jamais de son sourire.

Sur son yacht luxueux de trois mille tonnes, qui comptait à son bord quatre-vingts hommes de main et deux filles sud-américaines à la peau de cuivre, se trouvaient aussi vingt-cinq tonnes d'héroïne d'une grande pureté : le total de la production bisannuelle de sa raffinerie clandestine construite dans la jungle sud-américaine. Deux mois plus tôt, les forces gouvernementales colombiennes avaient réussi à encercler la raffinerie et tenté, en vain, de saisir la marchandise. Son frère ainsi que trente de ses compagnons avaient trouvé la mort dans la fusillade. Il avait aujourd'hui désespérément besoin de l'argent de la vente de sa cargaison. Il voulait investir dans la construction d'une nouvelle raffinerie, mais peut-être cette fois en Bolivie, ou bien même quelque part dans la région du

Triangle d'Or. L'essentiel était de conserver la main sur l'empire qu'il s'était donné tant de mal à construire. Mais il dérivait en mer depuis plus d'un mois, et pas un seul gramme d'héroïne n'avait encore été livré sur la partie continentale des États-Unis. Il était devenu impossible de franchir les douanes sans se faire pincer. Depuis l'invention des détecteurs à neutrinos, toute tentative de cacher de la drogue était vouée à l'échec. Un an plus tôt, ils avaient dissimulé l'héroïne au centre de lingots d'acier de plusieurs dizaines de tonnes, mais elle avait été retrouvée sans peine. Plus tard, le vieux Warner avait eu une idée géniale : utiliser des monomoteurs légers – des Cessna bon marché, pour la majorité – qui partaient avec une cinquantaine de kilos de drogue, direction Miami. Une fois passé le littoral, les pilotes sautaient en parachute avec leur fret. Même en perdant un avion, les cinquante kilos de cargaison restaient très rentables. La méthode avait un temps laissé penser qu'elle était indétectable, mais les Américains s'étaient équipés d'un vaste système de surveillance aérienne composé de satellites et de radars terrestres capables de repérer et de suivre des parachutistes. Avant même d'avoir posé pied à terre, les champions du vieux Warner étaient donc attendus au sol par des cohortes de forces de police. Alors, Warner avait essayé d'acheminer la cargaison à bord de petits canots et d'accoster directement sur le littoral, mais avec des résultats encore plus catastrophiques : les vedettes des gardes-côtes étaient elles aussi équipées de détecteurs de neutrinos et un simple balayage des navires dans un périmètre de trois kilomètres suffisait à révéler la présence de drogue à bord. Warner était même allé jusqu'à imaginer des sous-marins miniatures, mais les Américains avaient perfectionné leur réseau de surveillance sous-marine depuis la guerre froide, et n'importe quel appareil de ce type pouvait être détecté, même loin des côtes.

Le vieil homme était à bout de ressources. Certes, il avait les scientifiques en horreur, car c'était à cause d'eux qu'il n'avait plus le loisir de trafiquer normalement. Toutefois, il avait conscience qu'ils étaient les seuls à pouvoir désormais l'aider. Il avait donc demandé à son plus jeune fils – Warner Jr –, qui effectuait ses études aux États-Unis, de faire des recherches

en ce sens. Il lui avait enjoint de ne pas regarder à la dépense. Ce matin-là, Warner Jr avait rejoint le yacht depuis un autre bateau et avait fièrement annoncé à son père qu'il avait trouvé son homme.

— C'est un génie, papa. Je l'ai rencontré à Caltech.

Le nez de Warner parut se convulser de mépris :

— Ah oui, un génie ? Tu as passé trois ans à Caltech, et tu n'es pas devenu un génie pour autant. Tu crois que ça court les rues ?

— Mais c'est un vrai génie, papa !

Warner se retourna et se laissa tomber sur une chaise longue installée sur le pont avant du yacht. Il sortit son couteau et commença à éplucher un ananas. Les deux jeunes Sud-Américaines vinrent masser ses épaules charnues. L'homme qui accompagnait Warner Jr se tenait plus loin, à bâbord, les yeux fixant la mer. Il s'avança. Il était étonnamment maigre, en particulier au niveau de son cou, remarquablement fin, qui supportait on ne sait comment une tête d'une largeur disproportionnée. Il avait l'air de venir d'un autre monde.

— Dr David Hopkins, cétologue, l'introduisit le fils Warner.

— Il paraît que vous pouvez nous aider, monsieur Hopkins ? fit le vieux Warner avec son sourire de père Noël.

— Oui. Je peux vous aider à faire parvenir votre fret sur la côte, répondit Hopkins, avec une mine inexpressive.

— Et avec quoi ? demanda nonchalamment Warner.

— Des baleines, répondit laconiquement Hopkins.

À cet instant, Warner Jr agita la main, et deux de ses comparses amenèrent un étrange objet. C'était une petite cabine, fabriquée dans une sorte de plastique translucide, au profil fuselé, d'un mètre de hauteur et de deux mètres de long. L'espace à l'intérieur de la cabine était à peu près le même que dans une petite voiture. Elle était par ailleurs équipée de deux sièges, dont l'un était placé devant un tableau de bord simple, avec un écran miniature. Il restait même un peu de place derrière les sièges, de toute évidence pour pouvoir stocker la cargaison.

— Cette capsule peut contenir deux passagers, ainsi qu'une tonne de fret, déclara Hopkins.

— Et comment ce gadget va-t-il parcourir sous l'eau les cinq cents kilomètres qui nous séparent du littoral de Miami ?

— Dans la gueule d'une baleine.

Warner éclata de rire. C'était un rire clair qui s'épaississait peu à peu, exprimant la gamme complète des émotions humaines : joie, colère, doute, désespoir, peur, tristesse... Il en était de même chaque fois qu'il riait. Lui seul connaissait la sensation qui l'emportait sur les autres.

— Formidable ! Et, dis-moi, combien devrai-je rémunérer notre poisson pour qu'il nage dans la direction que je lui aurai dictée ?

— Une baleine n'est pas un poisson, c'est un mammifère marin. Il vous suffira de me payer moi. J'ai placé des électrodes biologiques dans le cerveau de la baleine. J'y ai aussi greffé un ordinateur capable de recevoir des signaux externes que la baleine convertit en ondes cérébrales. Ce dispositif offre la possibilité de contrôler à distance tous ses mouvements.

Hopkins sortit de sa poche un objet qui ressemblait à une télécommande de téléviseur.

Warner se mit à rire encore plus fort :

— Ha ha ha ha... Tu as un peu trop regardé *Pinocchio* quand tu étais gamin ! Ha ha ! Ha ha ! Il riait à s'en tordre les côtes et avait le souffle coupé. L'ananas glissa de sa main et tomba sur le sol : Ha ha... Pinocchio, ho ho, la marionnette, et son père humain, qui se sont fait manger par un gros poisson... Ha ha...

— Papa, écoute-le jusqu'au bout. Sa méthode est vraiment ingénieuse ! l'implora Warner Jr.

— Ha... Ha ha ha, voilà un moment que Pinocchio et le vieux sont entrés dans le ventre de la baleine, et ils y sont toujours ! Ha ha ha ha... Et ils allument une bougie... ha ha ha ha...

Warner s'interrompit brusquement. Son rire d'aliéné s'éteignit aussi rapidement que si l'on avait appuyé sur un interrupteur. Son sourire de père Noël s'attarda toutefois sur son visage. Il demanda à l'une des jeunes filles derrière lui :

— Tu sais ce qui se passe quand Pinocchio raconte un mensonge ?

— Son nez s'allonge, répondit la fille.

Warner se leva, une main sur le couteau qui avait épluché l'ananas, l'autre pour relever le menton de Hopkins. Il étudia son nez. Le cétologue soutint calmement son regard.

— Vous avez l'impression que son nez s'est allongé ? demanda-t-il dans un sourire aux jeunes femmes.

— Il s'allonge, oncle Warner ! lancèrent-elles, en prenant un ton faussement affecté.

De toute évidence, voir d'autres individus en mauvaise posture entre les mains du vieux Warner les amusait.

— Eh bien, nous allons l'aider, poursuivit ce dernier.

Son fils n'eut pas le temps de l'arrêter qu'il avait déjà tranché un petit morceau du nez de Hopkins. Le sang coula, mais le scientifique demeura impassible... Après que Warner lui eut relâché le menton, il garda les mains pendantes, debout, laissant couler son sang, comme si ce nez n'était pas le sien.

— Foutez-moi ce génie dans sa capsule, et balancez-moi ça par-dessus bord.

Warner fit un geste de la main. Deux colosses sud-américains enfournèrent Hopkins dans sa cabine transparente, puis Warner récupéra la télécommande, et la rendit à Hopkins, aussi affectueusement qu'un père Noël offrant un jouet à un enfant.

— Tiens, appelle ta chère baleine, maintenant... Ha ha ha...

Il se remit à rire. La capsule éclaboussa les flots et souleva une large écume. Il retroussa son sourire, qui fit place à une rare gravité.

— Toi aussi, tôt ou tard, tu finiras de la même manière si tu continues tes conneries, dit-il à son fils.

La capsule dodelinait au rythme des vagues, aussi fragile et impuissante qu'une bulle.

Brusquement, les deux jeunes femmes sur le pont poussèrent un cri de surprise. À un peu plus de deux cents mètres du bateau, une énorme masse d'eau se souleva. Elle se déplaçait à une vitesse étonnante, et se sépara bientôt en deux énormes vagues. Une crête noire apparut alors au milieu d'elles.

— C'est une baleine bleue, de quarante-huit mètres de long. Hopkins l'appelle Poséidon, le dieu de la mer dans la mythologie grecque, glissa Warner Jr à l'oreille de son père.

À quelques dizaines de mètres de la capsule, la crête disparut. Puis une queue titanesque se dressa verticalement sur la surface, comme une grande voile noire. La tête géante de l'animal émergea non loin de la capsule, qu'elle avala en un seul coup, comme un poisson ordinaire aurait gobé une miette de pain. Après quoi, la baleine nagea encore un moment autour du yacht, puis cette colline vivante s'ébroua gravement à la surface, soulevant de grandes vagues rugissantes qui vinrent frapper les flancs de l'embarcation. Même un être comme le vieux Warner, qui n'avait pourtant que dédain pour tout ce qui l'entourait, ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'émerveillement face à cette incarnation vivante des puissances divines de la mer. La baleine fit un tour complet du bateau avant de changer de direction et de fondre vers lui. Sa grande tête jaillit hors de la surface, et les membres de l'équipage du yacht purent voir avec clarté sa peau rugueuse comme un récif couvert de coquillages. Ce ne fut qu'à cet instant qu'ils prirent réellement conscience de sa taille. La baleine ouvrit la gueule et recracha la capsule. Celle-ci longea une trajectoire presque rectiligne, franchit le flanc du yacht et atterrit sur le pont. La capsule s'ouvrit, et Hopkins rampa au-dehors. En dehors de sa chemise, maculée du sang de son nez, il était parfaitement indemne.

— Qu'est-ce que vous attendez pour faire venir le médecin ? Vous ne voyez pas que le Dr Pinocchio est blessé ? s'écria Warner, comme s'il ne portait aucune responsabilité dans le sort de Hopkins.

— Mon nom est David Hopkins, le corrigea très sérieusement Hopkins.

— Moi, je t'appellerai Pinocchio, dit Warner, qui avait retrouvé son sourire de père Noël.

Quelques heures plus tard, Warner et Hopkins pénétraient ensemble dans la capsule transparente. À l'arrière avait été placé un sac étanche contenant une tonne d'héroïne. Warner avait choisi de prendre part lui-même à l'opération, ne

serait-ce que pour ranimer le sang qui dormait paresseusement dans ses veines. Ce serait sans nul doute le voyage le plus excitant de sa vie. Des membres de l'équipage firent descendre avec délicatesse la capsule le long d'un câble, et le yacht s'en éloigna lentement.

Dans la capsule, les deux hommes sentirent le martèlement des vagues à la surface de l'eau. Les deux tiers de leur habitacle étaient encore émergés, et les rayons du crépuscule qui sillonnaient l'Atlantique perçaient à travers. Hopkins pressa quelques touches de la télécommande pour appeler la baleine. Ils entendirent au loin de faibles remous, puis le bruit s'intensifia, et la grande gueule de l'animal apparut, glissant dans leur direction. La capsule fut avalée en un éclair, comme aspirée par un trou noir. La luminosité se réduisit rapidement, pour bientôt ne plus devenir qu'un filet de lumière, avant de disparaître enfin totalement. Plongés dans l'obscurité, ils entendirent un grand fracas : celui de la mâchoire de la baleine. Puis ils éprouvèrent une sensation d'apesanteur, comme dans un ascenseur en descente. Tout laissait à penser que la baleine plongeait vers des eaux plus profondes.

— Merveilleux, Pinocchio... Ha ha ha...

Warner partit à nouveau de son rire loufoque, sans qu'on puisse savoir si c'était pour manifester sa joie ou masquer sa peur.

— Allumons une "bougie", monsieur, proposa Hopkins.

Sa voix semblait guillerette et tranquille. Il était dans son monde, à présent.

Warner en prit conscience, et son angoisse se fit plus palpable. Une petite lumière s'alluma dans la capsule. Accrochée au plafond de leur abri, elle émettait une étrange lueur froide et bleutée.

La première chose qui se révéla aux yeux de Warner fut une rangée de colonnes blanches, qui devaient chacune être aussi haute qu'un homme adulte. Elles se rétrécirent petit à petit et s'emboîtèrent pour former une sorte de clôture. Il n'eut aucun mal à deviner qu'il s'agissait des fanons de l'animal. La capsule semblait reposer sur un sol marécageux à la surface sans cesse mouvante. Au-dessus se trouvait une espèce

de voûte, sur laquelle on pouvait voir des cambrures composées par d'énormes os. Le sol marécageux et les cambrures qui le dominaient s'inclinaient en arrière, reliés à la porte d'une caverne noire, qui changeait continuellement de forme. Warner fut à nouveau pris d'un rire nerveux. Il savait que cette cavité était le gosier de la baleine. La capsule baignait dans une brume moite. Sous le halo pâle et bleuté de la lumière suspendue au-dessus de leurs têtes, il leur semblait avoir gagné une grotte mystérieuse et légendaire.

L'installation était équipée d'un écran miniature qui leur montra une carte des Bahamas et de la région côtière de Miami. Hopkins commença à "piloter" la baleine à l'aide de la télécommande. Leur ligne de navigation se dessinait peu à peu sur l'écran. Elle indiquait précisément la destination où Warner comptait se rendre sur la côte américaine.

— Le voyage a commencé. Poséidon est rapide, nous y serons dans cinq heures environ, déclara Hopkins.

— Nous n'allons pas étouffer, ici ? demanda Warner, qui s'acharnait à ne pas trahir son inquiétude.

— Bien sûr que non. Comme je vous l'ai dit, les baleines sont des mammifères, elles respirent de l'oxygène et il y en a suffisamment autour de nous ! Grâce à ce filtre, nous pourrions respirer normalement !

— Pinocchio, tu es un véritable démon ! Comment en es-tu arrivé à concevoir un tel mécanisme ? Et comment as-tu fait pour brancher des électrodes et un ordinateur dans le cerveau de ce monstre ?

— Je n'y serais pas arrivé tout seul. La baleine doit d'abord être anesthésiée, grâce à un anesthésique pesant plus de cinq cents kilos. Cette opération a eu lieu dans le cadre d'un programme de recherche scientifique qui a coûté plusieurs milliards de dollars. J'en avais été nommé responsable scientifique. Poséidon est propriété de la marine américaine. Il a été utilisé durant la guerre froide pour convoier des espions et des forces spéciales sur les côtes des pays du pacte de Varsovie. J'ai aussi eu la responsabilité d'autres programmes, comme le branchement d'électrodes dans le cerveau de dauphins ou de requins, ou bien même l'installation de bombes

sur les animaux, pour en faire des torpilles insoupçonnables et facilement contrôlables. J'ai fait beaucoup de choses pour mon pays, mais le budget de la Défense a peu à peu commencé à se réduire, et on a fini par me foutre dehors. À mon départ de l'Institut de recherche, j'ai emporté Poséidon avec moi. Ces dernières années, lui et moi avons parcouru tous les océans...

— Et dis-moi, Pinocchio, utiliser ton Poséidon de cette manière, ça ne te pose pas... humm... de problème moral ? Oh, bien sûr, tu trouveras ridicule que je te parle de moralité, mais beaucoup de chimistes et d'ingénieurs de ma raffinerie sont obsédés par cette question.

— Absolument pas, monsieur. Le plus immoral est de faire usage de ces animaux innocents dans les guerres humaines. J'ai rendu de grands services à mon pays et à l'armée, j'ai gagné le droit d'obtenir ce que je désirais. Mais ce que la société refuse de me donner, je le prends.

— Ha ha ha ha... Oui, tu le prends ! Ha ha ha... Warner s'arrêta soudain de rire. Écoute, qu'est-ce que c'est que ça ?

— De l'eau propulsée par l'évent de Poséidon. Il respire. Nous avons dans la capsule un sonar très sensible, qui permet d'augmenter le volume des sons extérieurs. Écoutez...

Il y eut un bourdonnement, mêlé à des clapotements. Tout d'abord faible, il s'intensifia, avant de faiblir à nouveau, et de disparaître.

— C'était un dix mille tonnes, un pétrolier.

Soudain, les fanons semblèrent se rétracter lentement et, dans un grondement terrible, la mer s'engouffra à l'intérieur. La capsule fut bientôt immergée. Hopkins pressa un bouton et la carte disparut du petit écran, faisant place à des courbes complexes : les ondes cérébrales de la baleine.

— Oh, on dirait que Poséidon a trouvé un banc de poissons. Il va manger.

La gueule de la baleine s'ouvrit en grand. La petite capsule fit alors face à l'abîme sombre et insondable des profondeurs. Soudain, les poissons apparurent et ils se précipitèrent par nuées dans la gueule de la baleine, heurtant violemment le refuge des deux hommes. Leur champ de vision était entièrement envahi

par de petites créatures argentées qui scintillaient d'un éclat éblouissant. Ignorants de leur destin, les poissons étaient persuadés d'être entrés dans une caverne de corail. Il y eut un grand bruit et, à travers le banc affolé de poissons, les deux hommes virent les fanons en train de se fermer. La gueule était pourtant encore ouverte. On entendit un sifflement. Les poissons faisaient demi-tour, mais leur retraite était vaine : ils se heurtaient à la barrière organique de l'animal. Warner réalisa bientôt que c'était l'eau qui s'écoulait vers l'extérieur, attirant les proies de la baleine avec elle. À sa grande surprise, il vit l'eau longer verticalement la capsule, sous l'énorme pression générée par la langue. Bientôt, la gueule de la baleine fut vidée de son eau, et les poissons qu'elle avait engloutis formaient maintenant un amas désordonné, empilé derrière les fanons. Le sol mou sous la capsule commença à se mouvoir, formant des rangées d'ondes rapides, qui aspiraient les poissons vers l'intérieur. Quand Warner comprit ce qu'il se passait, la peur le glaça de la tête aux pieds.

Hopkins perçut la frayeur de Warner :

— Rassurez-vous, Poséidon ne nous avalera pas. Il nous reconnaît, de la même manière que vous-même, vous pouvez faire dans votre bouche la différence entre une graine de tournesol et son écale. La capsule a nécessairement un impact sur son alimentation, mais il s'y est habitué. Parfois, quand les bancs de poissons sont importants, il lui arrive même de cracher temporairement la capsule pour s'alimenter.

Warner poussa un soupir de soulagement. Il avait envie de rire, mais il n'en avait pas la force. Il regarda avec stupéfaction les poissons glisser lentement devant la capsule immobile et gagner la cavité obscure derrière eux. Lorsque ces deux ou trois tonnes de proies eurent disparu dans l'énorme gosier de la baleine, retentit un bruit tonitruant, comme un éboulement de montagne.

Le choc laissa Warner sans voix pendant un long moment. Hopkins lui donna soudain un petit coup de coude :

— Est-ce que vous entendez cette mélodie ? demanda-t-il en augmentant le volume des haut-parleurs du sonar.

Warner entendit un mugissement caverneux. Il regarda Hopkins, intrigué.

— Poséidon. C'est le chant de la baleine.

Peu à peu, Warner crut reconnaître un rythme dans ce faible meuglement, et bientôt même une mélodie...

— Que fait-il ? Est-ce une parade ?

— Pas tout à fait. Les cétologues comme moi étudient le chant des baleines depuis longtemps mais, à ce jour, personne n'est vraiment arrivé à en comprendre le sens.

— Peut-être qu'il n'y a pas de sens du tout.

— Au contraire. C'est un sens si profond qu'il dépasse l'entendement humain. Les scientifiques s'accordent généralement pour dire qu'il s'agit d'une forme de langage musical, mais qu'il exprime parfois des choses inexprimables dans le langage humain.

Quand résonnait le chant de la baleine, c'était l'âme de l'océan qui chantait. Dans ce chant, une mer primitive était frappée par une foudre immémoriale, la vie surgissait dans des eaux aussi capricieuses que des flammes. La vie ouvrait des yeux curieux et craintifs et, avec ses pattes couvertes d'écailles, elle foulait pour la première fois le continent sur lequel les volcans n'étaient pas encore éteints. Dans ce chant, le règne des dinosaures s'éteignait dans le froid, le temps filait, insaisissable, puis l'intelligence, telle une pousse naissante, germait après les premières chaleurs au sommet des glaciers. Dans ce chant, les civilisations se détachaient comme des fantômes sur chaque continent, l'Atlantide sombrait au fond des eaux dans un éclair de lumière et un terrible vacarme... Des batailles navales se succédaient, rougissant la mer, d'innombrables empires naissaient et mouraient... Autant de mirages fugitifs... La baleine bleue chantait l'existence, puisant dans ses souvenirs inimaginablement anciens, sans même ressentir la présence des deux diables insignifiants à l'intérieur de sa gueule...

Il était près de minuit quand la baleine bleue gagna le littoral de Miami. Tout se passa comme ils l'avaient prévu. Pour éviter le risque de s'échouer, la baleine bleue s'arrêta à deux cents mètres du bord. Cette nuit, la lune était si étincelante

que Warner et Hopkins purent voir distinctement les palmiers sur le rivage. Ils furent accueillis par huit hommes en combinaison de plongée, qui ramenèrent sans heurt la tonne d'héroïne à terre. Euphoriques, ils payèrent la drogue au tarif le plus élevé jamais demandé par Warner et promirent de se fournir à l'avenir exclusivement auprès de lui. Hopkins avait contraint Poséidon à aller nager plus loin, si bien que les plongeurs étaient stupéfaits devant cette petite cabine transparente et ces deux hommes qui avaient réussi à franchir des lignes de défense pourtant parfaitement préparées. Ils en venaient même à se demander s'ils étaient bien humains. Une demi-heure plus tard, quand leurs acheteurs se furent éloignés, Hopkins rappela la baleine et ils entamèrent leur voyage de retour, avec deux valises pleines de billets de banque.

— Magnifique, Pinocchio ! s'exclama joyeusement Warner. Cette fois, tous les revenus seront pour toi. Dans le futur, nous partagerons proportionnellement. Tu es déjà multimillionnaire, Pinocchio ! Ha ha ha... Nous aurons encore plus de vingt allers-retours pour écouler nos vingt tonnes d'héroïne !

— Peut-être pas tant. Je pense qu'avec quelques améliorations, nous pourrions en prendre deux ou trois tonnes à la fois.

— Ha ha ha ha... Merveilleux, Pinocchio !

Leur périple dans les profondeurs était si paisible que Warner s'endormit. Au bout d'un certain temps, il fut réveillé par Hopkins. Il jeta un œil sur la carte maritime et leur ligne de navigation qui figurait sur le petit écran, constatant qu'ils avaient déjà parcouru les deux tiers du voyage. Rien ne paraissait anormal. Mais Hopkins lui demanda d'écouter attentivement. Il avait entendu le bruit d'un navire à la surface, ce qui n'était arrivé que rarement lors du voyage aller. Warner regarda le cétologue sans comprendre. Mais tandis qu'il prêtait plus consciencieusement l'oreille, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond. Contrairement aux fois précédentes, le bruit restait au même volume.

Le navire les suivait.

— Depuis combien de temps ? demanda Warner.

— Une demi-heure. J'ai pourtant demandé plusieurs fois à Poséidon de changer de trajectoire.

— Mais comment est-ce possible ? Les gardes-côtes ne passent pas les baleines au détecteur de neutrinos, tout de même ?

— Non, et même si c'était le cas, nous n'avons aucune drogue...

— Oui, d'ailleurs, ils n'auraient sans doute pas attendu aussi longtemps. Il aurait été plus simple de nous pincer quand nous étions encore près du littoral...

Warner regardait sans comprendre la carte maritime. Ils avaient passé le détroit de Floride et s'approchaient maintenant des côtes cubaines.

— Poséidon va devoir remonter à la surface pour respirer. Ce ne sera l'affaire que d'une dizaine de secondes.

Warner hocha la tête. Hopkins prit la télécommande et pressa un bouton. Ils se sentirent plus lourds. La baleine remontait à la surface. Très vite, ils entendirent le clapotis des vagues. La baleine était hors de l'eau. Brutalement, un bruit sourd retentit dans les haut-parleurs du sonar. La capsule fut traversée par une vibration, puis il y eut un autre bruit similaire et, cette fois, la baleine fut prise de furieux tremblements. La capsule tanguait de tous côtés dans la gueule de l'animal, heurtant à plusieurs reprises sa mâchoire dans des bruits de craquements. Les deux hommes étaient sur le point de s'évanouir.

— Le navire nous tire dessus ! cria Hopkins avec horreur.

Il tenta désespérément de stabiliser la baleine avec sa télécommande, puis il lui donna l'ordre de plonger. Cependant, la créature n'écoutait plus ses ordres, elle s'agitait frénétiquement à la surface. Hopkins ressentit un frisson. Celui du corps massif de Poséidon, un frisson de douleur.

— Sortons, vite ! Ou il sera trop tard ! hurla Warner.

Hopkins donna l'ordre de recracher la capsule et, cette fois, la baleine s'exécuta. Ils furent pulvérisés hors de sa gueule à une vitesse étonnante. Ils refirent rapidement surface. Le soleil se levait déjà sur l'Atlantique et ses rayons aveuglants leur faisaient plisser les yeux. Ils avaient les pieds dans l'eau. Après avoir violemment percuté la mâchoire et les fanons de l'animal, la capsule était criblée de trous et l'eau de mer s'y engouffrait. L'habitable était si déformé que, malgré tous leurs efforts, il

leur était impossible d'en sortir. Ils commencèrent à essayer de boucher les fuites avec tout ce qu'ils pouvaient trouver, se servant même des liasses de billets dans les valises, mais en vain. L'eau continuait à monter et, très vite, elle fut à hauteur de leur poitrine. Avant que la capsule ne sombre, Hopkins aperçut le gigantesque navire. Il vit un canon à la forme étrange à sa proue. De la bouche clignotante du canon jaillit soudain un obus en forme de flèche reliée à un câble qui alla frapper le dos de la baleine en détresse.

Dans une ultime convulsion, la baleine bleue fit rouler une énorme vague à la surface. Son sang maculait déjà de rouge une vaste étendue d'eau...

La capsule s'enfonça dans la mer, coulant au milieu d'un brouillard sanguinolent.

— Sous la main de qui allons-nous périr ? demanda Warner, au moment où l'eau eut atteint son menton.

— Un baleinier, répondit Hopkins.

Warner partit d'un dernier éclat de rire dément.

— Un traité international a interdit il y a cinq ans toute pêche à la baleine ! Fils de chiens ! jura Hopkins à travers les trous.

Warner continuait à rire :

— Ha ha ha ha... Aucune moralité... Ha ha ha ha... Ce que la société refuse de leur donner... ha ha ha ha... ils le prennent... ha ha... ils le prennent...

L'eau avait maintenant envahi toute la capsule. Dans un dernier sursaut de conscience, Hopkins et Warner entendirent le chant digne de Poséidon. Ce dernier chant de vie perça les eaux cramoisies et résonna longuement, très longuement dans le cœur de l'Atlantique...

AUX CONFINS DU MICROSCOPIQUE

Cette nuit, l'humanité va tenter de briser un quark.

L'exploit sera réalisé au Centre nucléaire oriental de Lob Nor. Le centre est constitué d'un flambant complexe de bâtiments blancs érigés en plein désert. Aux alentours du centre, dans un tunnel souterrain passant sous le sable, a été construit un gigantesque accélérateur de particules d'une circonférence de cent cinquante kilomètres. Une centrale nucléaire d'une capacité d'un million de kilowatts a été établie à proximité afin d'alimenter l'accélérateur, mais elle est loin d'être suffisante pour mener à bien l'expérience du jour. L'électricité supplémentaire est fournie par un réseau temporaire situé un peu plus au nord-ouest. Aujourd'hui, des particules seront accélérées à une énergie de 10^{20} gigaélectronvolts, soit une énergie similaire à celle du big bang – celle qui a permis la création de tous les êtres. Et c'est grâce à cette puissance inimaginable que la plus petite entité de matière connue – le quark – sera brisée, offrant enfin aux hommes la chance de sonder la couche la plus profonde de la matière.

La grande salle de contrôle du centre nucléaire est loin d'être pleine. Il s'y trouve néanmoins deux des physiciens théoriciens les plus remarquables au monde, représentant chacun deux écoles différentes étudiant la structure profonde de la matière. Le premier est l'Américain Hermann Jones, pour qui les quarks ne peuvent pas être brisés ; le second est le Chinois Ding Yi, qui partage la théorie selon laquelle la matière est décomposable à l'infini. Sont aussi présents l'ingénieur en chef chargé du fonctionnement de l'accélérateur, ainsi qu'un nombre restreint de journalistes. La majorité des autres membres du personnel ont été répartis dans les dizaines

d'autres petites salles de contrôle souterraines. Dans la grande salle, il n'est possible d'avoir accès qu'à des données synthétiques. Cependant l'individu le plus insolite à se trouver ici est sans conteste Didar, un berger kazakh dont le village est situé dans la circonférence de l'accélérateur. Hier, lors d'un repas pris à l'extérieur, les physiciens se sont régalés du mouton entier que Didar a fait rôtir et, euphoriques, ils ont insisté pour que leur hôte assiste à l'événement. Persuadés que le moment est une étape importante pour l'humanité entière, ils se sont dit que la présence d'un individu n'entendant rien à la physique renforcerait l'universalité de l'instant.

L'accélérateur est déjà en marche. La courbe d'énergie sur le grand écran est un ver de terre qui vient de se réveiller et rampe nonchalamment. Il grimpe vers la ligne rouge qui marque le seuil critique d'énergie au-delà duquel le quark pourra être brisé.

— Pourquoi n'y a-t-il aucune retransmission télévisée ? demande Ding Yi en désignant un téléviseur dans un coin de la pièce, qui diffuse en ce moment même un match de football dans un stade comble.

Avec son bleu de travail, on prendrait facilement le physicien pékinois pour un simple manutentionnaire.

— Docteur Ding, nous ne sommes pas le centre du monde. Lorsque les résultats auront été dévoilés, nous pourrons déjà nous estimer chanceux si les chaînes d'informations locales acceptent d'y consacrer trente secondes, dit l'ingénieur en chef.

— Léthargiques. Ils sont d'une incroyable léthargie, fait Ding Yi en secouant la tête.

— La léthargie est une condition essentielle de la survie, le reprend Jones. Les cheveux longs, accoutré d'une manière qu'on pourrait presque qualifier de décadente, l'Américain sort de temps à autre une flasque d'alcool de sa poche pour en avaler une gorgée. C'est bien tout mon malheur : comme je ne suis pas assez léthargique, ma survie est menacée.

Et tandis qu'il parle, il brandit une feuille dans les airs.

— Messieurs : mon testament !

Ahuris, les journalistes l'encerclent aussitôt.

— Une fois notre expérience achevée, il n'existera plus aucun mystère à explorer dans le monde matériel. Dans moins d'une heure, nous aurons fait le tour de la physique. Je suis venu accueillir le crépuscule de mon existence ! Ô, physique, impitoyable bien-aimée, comment pourrais-je encore vivre lorsque tu auras terminé ton chemin ?

Insensible, Ding Yi le reprend au vol :

— Ce sont là des paroles déjà prononcées du temps de Newton ou d'Einstein. Mais au siècle dernier, Max Born ou Stephen Hawking nous ont bien montré que la physique ne s'était pas arrêtée. Et elle ne s'arrêtera pas non plus aujourd'hui. Vous verrez très vite lorsque le quark sera brisé que nous aurons simplement franchi une marche de plus vers l'infini du néant. Je suis pour ma part venu accueillir l'aube de mon monde.

— Ah, docteur Ding, vous ne faites que plagier Mao Zedong, qui soutenait déjà dans les années 1950 le principe de divisibilité infinie de la matière, rétorque Jones avec sarcasme.

— Vous êtes obsédés par vos propres doctrines, les interrompt l'ingénieur en chef. On sait depuis Ératosthène et son observation des différentes projections des rayons du soleil au fond de puits grecs et égyptiens que la Terre est ronde – il pouvait même calculer sa circonférence –, mais ce sont les voyages de Magellan qui ont réellement marqué les esprits ! Vous autres physiciens théoriciens êtes encore coincés dans vos puits alors que va débiter aujourd'hui la véritable navigation dans l'océan microscopique !

Sur le grand écran, la courbe d'énergie s'approche de la ligne rouge. Le monde extérieur semble avoir pris connaissance des flots d'énergie extraordinaires qui déferlent depuis les abysses du désert : surpris, une nuée d'oiseaux fuient les touffes des tamaris d'été. Ils tournoient un long moment dans les airs. Au loin, on entend des hurlements de loups... Enfin, la courbe dépasse la ligne rouge. Les particules dans l'accélérateur ont atteint l'énergie nécessaire pour briser le quark. Jamais les humains n'étaient jusqu'ici parvenus à créer une particule de si haute énergie. L'ordinateur de contrôle dirige

aussitôt ces super-particules à l'intérieur du circuit de l'accélérateur de cent cinquante kilomètres de long, avant de les faire entrer dans une galerie secondaire où elles se précipitent vers leur cible à une vitesse proche de celle de la lumière. L'explosion produite est d'une violence extrême. Au moment de l'impact, la cible vomit une tempête de rayonnements corpusculaires. Des capteurs innombrables écarquillent alors les yeux pour observer cette tempête : en un instant, ils peuvent discerner les gouttes de pluie de couleurs légèrement différentes qui jaillissent de la tempête. L'observation combinée de ces gouttes permettra à l'ordinateur de déterminer, dans un premier temps, si le quark a subi une collision et, dans un deuxième temps, s'il a été brisé.

Des super-particules ne cessent d'être produites et les collisions ne s'interrompent pas dans l'accélérateur. L'attente est nerveuse. Les probabilités pour que les particules heurtent le quark sont infimes et on ignore combien de temps devra s'écouler avant que le phénomène ne se produise.

— Oh, mes chers amis venus de loin ! lance Didar, rompant le silence, je vivais déjà ici quand, il y a dix ans, ils ont commencé à construire ces bâtiments. Sur le chantier travaillaient des dizaines de milliers de personnes, il y avait des piles de métal et de béton qui s'élevaient jusqu'aux montagnes, et des centaines de bobines aussi hautes que des immeubles. Ils m'ont raconté que c'étaient des électroaimants... J'ai bien du mal à comprendre... Avec autant d'argent et de matériel, avec autant de main-d'œuvre, on aurait pu irriguer ce désert, et y faire pousser du raisin et des melons. Or, ce que vous faites, personne ne le comprend.

— Vénérable Didar, nous cherchons ni plus ni moins à sonder les secrets les plus profonds du monde matériel. Rien n'est plus important, dit Ding Yi.

— Je n'ai pas fait beaucoup d'études, mais je sais que vous, les savants les plus érudits de la Terre, vous cherchez le plus petit grain de sable du monde.

Cette formidable définition de la physique des particules offerte par le berger kazakh suscite l'admiration des chercheurs présents.

— Fabuleux ! s'enthousiasme Jones, après avoir entendu la traduction. Mon homologue – dit-il en pointant Ding Yi – est convaincu que l'on peut toujours trouver un grain de sable plus petit qu'un autre. Quant à moi, je crois qu'il existe une limite : un grain à la taille si minimale qu'il ne peut y en avoir de plus petits, un grain qui ne peut pas être scindé en deux, même avec le plus puissant des marteaux. Vénérable Didar, à votre avis, lequel de nous deux a raison ?

Didar attend la fin de la traduction, puis il secoue la tête :

— Je l'ignore. Et vous ne le saurez pas non plus. Comment de simples mortels pourraient-ils jamais comprendre ce qu'est, au fond, le monde de la matière ?

— J'en déduis donc que vous êtes agnostique ?

Usés par les épreuves de la vie, les yeux du vieux berger paraissent s'enfoncer dans ses rêves et ses souvenirs :

— Qui peut prétendre connaître le monde ? Depuis mon plus jeune âge, je mène mes moutons en pâtures à travers le désert infini de Gobi. Tant de nuits, mes bêtes et moi nous sommes allongés sur le sol pour regarder les étoiles garnir le ciel. Ces étoiles si intenses, si brillantes, ces gemmes dans la chevelure noire d'une femme. Quand la nuit est claire, quand le sable est encore chaud sous nos corps, entre les intervalles de la brise, le désert respire... à cet instant, le monde est vivant, c'est un bébé endormi. À cet instant, vos oreilles ne servent plus à rien, car vous écoutez avec votre cœur. Et vous pouvez entendre une voix. Une voix qui submerge tout entre ciel et terre, la voix d'Allah, le seul à savoir ce qu'est vraiment le monde.

La sirène d'alarme se met brusquement à hurler. C'est le signal qu'une particule est entrée en collision avec le quark. Les regards se tournent vers le grand écran. Pour les physiciens, c'est l'heure du Jugement dernier. Dans quelques secondes, une question vieille de trois mille ans connaîtra sa réponse.

Le déluge de données analytiques du superordinateur inonde l'écran. Ding Yi et Hermann Jones comprennent que quelque chose ne tourne pas rond. Ils secouent la tête, confus.

Les résultats obtenus ne montrent en effet pas si le quark a été brisé ou s'il est resté intact. Les données de l'expérience sont incompréhensibles.

On entend soudain un cri. C'est Didar. Il est le seul à s'être désintéressé du grand écran et des résultats de la collision. Il est debout près de la fenêtre.

— Par Allah, que se passe-t-il dehors ? Vite, venez voir !

— Vénérable Didar, vous voyez bien que nous sommes occupés, répond l'ingénieur en chef sur un ton agacé ; mais ce que dit ensuite Didar les fait tous se retourner.

— Le ciel... qu'est-il arrivé au ciel ?

Une clarté blanche filtre à travers la fenêtre. Ceux qui sont dans la salle regardent dehors, et ils n'en croient pas leurs yeux : le ciel a pris une teinte laiteuse ! Ils se précipitent hors du bâtiment. À l'extérieur, le vaste désert de Gobi est surplombé par un dôme blanchâtre et scintillant, on dirait un océan de lait, ou bien une énorme coquille blanche au milieu de laquelle semble flotter la Terre ! Lorsque les yeux commencent à s'habituer à cette vision, ils remarquent des amas de petits points noirs. Et quand ils comprennent la nature de ces points grâce à leur position dans la voûte, les scientifiques manquent de sombrer dans la folie.

— Par Allah ! Mais ces points noirs... ce sont les étoiles ! crie Didar, formulant à voix haute cette déduction à laquelle tous étaient parvenus sans oser y croire.

Ils contemplent en cet instant un négatif de l'Univers.

Malgré ce choc insensé, quelqu'un jette un coup d'œil derrière la fenêtre et obtient sur l'écran de télévision qui retransmet le match de football la preuve qu'ils ne sont pas victimes d'une hallucination collective : dans ce stade, à des milliers de kilomètres d'ici, des dizaines de milliers de personnes ont elles aussi tourné leurs regards vers les cieux. Une même horreur se lit sur leurs visages...

— Quand est-ce arrivé ? demande l'ingénieur en chef, le premier à retrouver un peu ses esprits.

— À l'instant, quand votre alarme s'est enclenchée, explique Didar.

Les autres se taisent. Ils concentrent maintenant leurs regards sur Jones et Ding Yi, dans l'espoir que les deux plus grands génies de la physique depuis Einstein leur offrent une interprétation, même hasardeuse, de cette réalité cauchemardesque.

Les deux hommes ne regardent déjà plus le ciel. Leurs têtes sont baissées, ils réfléchissent. Ding Yi est le premier à lever de nouveau les yeux vers l'Univers laiteux. Il pousse un long soupir :

— Nous aurions dû y penser plus tôt.

Jones relève la tête à son tour, et il regarde Ding Yi :

— En effet. Voilà ce que dissimulait la variable de l'équation du champ unifié !

— Qu'est-ce que vous dites ? demande l'ingénieur en chef.

— Cher ami, notre navigation autour de la Terre a réussi ! répond Ding Yi en souriant.

— Vous voulez dire que notre expérience est la cause de tout ceci ?

— Parfaitement ! fait Jones, en sortant sa flasque. Magellan sait maintenant que la Terre est ronde.

— Ronde... ?

Tout le monde fixe avec incompréhension les deux physiciens.

— La Terre est ronde. Marchez tout droit depuis n'importe quel point de sa surface, et vous finirez par revenir à votre point de départ. Nous connaissons désormais la forme de l'espace-temps de l'Univers, et elle est très semblable à celle de la Terre. Nous avons marché jusqu'aux confins du microscopique et, une fois arrivés au bout, nous sommes revenus au macroscopique. En provoquant cette collision avec la plus petite unité de matière, l'accélérateur a affecté la plus grande de toutes les structures. Il a inversé l'Univers, explique Jones.

— Docteur Jones, reprend Ding Yi, vous pourrez continuer à vivre, car nous n'avons pas fini de faire le tour de la physique. Nous venons tout juste de commencer. Tout comme la géographie a commencé après la découverte par les humains de la forme sphérique de la Terre. Nous avons tous deux eu tort. À vrai dire, le plus proche de la vérité, c'est notre vénérable Didar. Je ne crois pas en Dieu, mais je crois que les miracles les plus impénétrables de l'Univers dépassent de loin tout ce que nous sommes encore en mesure d'imaginer.

— Je me souviens qu'au siècle dernier l'écrivain britannique Arthur C. Clarke avait imaginé ce concept d'univers

néгатif dans l'un de ses récits*. Qui aurait pu croire qu'il avait raison ?

— Mais comment allons-nous faire à présent ? demande l'ingénieur en chef.

— Tout va pour le mieux. Je serais ravi de vivre dans cet Univers négatif. Il est tout aussi beau qu'avant l'inversion, vous ne trouvez pas ? lance Jones, en engloutissant le contenu de sa flasque en argent.

Légalement gris, il ouvre les bras, comme s'il voulait embrasser tout l'Univers.

— Mais regardez... reprend l'ingénieur en chef en désignant l'écran de télévision derrière la fenêtre.

La panique s'intensifie dans le stade : la foule, hystérique, se disloque et se répand sur la pelouse. Cette image à elle seule permet d'imaginer le chaos qui s'est emparé du monde des hommes.

— Continuez à bombarder la cible, ordonne Ding Yi à l'ingénieur en chef.

Pour les besoins de l'analyse, l'ordinateur de contrôle avait interrompu l'accélération des super-particules après la première collision avec le quark.

— Vous êtes fou ? Le diable sait quelle réaction se produira si le quark se retrouve de nouveau percuté ! Peut-être cela provoquera-t-il l'effondrement de l'Univers, ou un nouveau big bang ?

— Non. Le phénomène devant nous est une preuve suffisante de l'exactitude de l'équation du champ unifié. Nous savons ce qui arrivera à la prochaine collision, dit Jones.

Les particules dans l'accélérateur sont donc à nouveau dirigées vers la cible. On attend la tempête de particules et ses gouttes multicolores.

Une minute, deux minutes... dix minutes...

Toutes sortes de courbes et de données ondulent paresseusement sur le grand écran, mais rien ne se passe.

* Liu Cixin fait certainement allusion à la nouvelle "La Flèche du temps", dans laquelle Arthur C. Clarke introduit l'idée "d'entropie négative". (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

Sur l'écran de la télévision, la mer humaine dans le stade est déjà hors de contrôle. Sous le ciel blanc, les gens se bousculent, se piétinent, errent sans but... L'image tressaille, le signal est interrompu. On ne voit plus qu'une étendue de flocons de neige. Le bouleversement de l'Univers est au-delà de toute connaissance et de toute imagination, au-delà des capacités mentales des hommes. Le monde est au bord de la démence.

La sirène retentit une seconde fois. Le quark a été touché.

En un clin d'œil et sans crier gare, l'Univers s'inverse à nouveau. Le ciel, d'un noir de jais, est constellé d'étoiles scintillantes. L'Univers humain est de retour.

— Par Allah, vous jouez à Dieu ! fait Didar.

Les yeux des individus rassemblés à l'extérieur du centre nucléaire, en plein désert de Gobi, sont rivés à ce ciel enivrant.

— C'est vrai, l'exploration intarissable de l'origine de la matière nous procure une puissance divine. C'est quelque chose dont nous n'aurions jamais osé rêver, dit Jones.

— Mais nous restons des hommes. Et nul ne peut savoir ce qu'il adviendra, complète Ding Yi.

Par-delà la voûte nocturne où resplendissent les étoiles, une symphonie imperceptible résonne dans tout l'Univers.

— Ô Allah... fait le vénérable Didar, et il s'accroupit devant les étoiles.

L'EFFONDREMENT

L'effondrement se produira cette nuit, à 1 heure 24 minutes et 7 secondes.

Le phénomène pourra être observé dans la plus grande salle de l'Observatoire national. Le lieu reçoit en effet les images renvoyées par un télescope spatial installé en orbite géosynchrone et les projette sur un écran de la taille d'un terrain de basketball. Pour l'heure, l'écran est encore blanc. La salle est loin d'être pleine, mais ceux qui sont là font tous autorité dans les domaines de la physique théorique, de l'astrophysique et de la cosmologie. Ils font partie des rares individus au monde en mesure de comprendre la signification de l'événement qui aura bientôt lieu. Ils sont encore assis, l'esprit serein, dans l'attente de cet instant historique. Ils sont comme Adam et Ève, tout juste façonnés dans la glaise, attendant sagement que Dieu leur insuffle la vie. Il n'y a guère que le directeur de l'Observatoire qui effectue des allers-retours anxieux dans la pièce. Un incident technique vient de se produire sur l'écran géant, et l'ingénieure chargée de la maintenance de l'appareil n'est pas encore arrivée. Si elle ne rapplique pas rapidement, les images renvoyées par le télescope ne seront visibles que sur le petit écran, et l'atmosphère de cet événement extraordinaire perdra en solennité.

Le professeur Ding Yi pénètre dans le hall.

Les scientifiques interrompent leurs activités, ils se redressent. Rien n'est en mesure de susciter la vénération de ces individus, à part peut-être l'Univers au-delà d'un rayon de deux cents années-lumière, ainsi que l'homme qui vient d'entrer.

Comme à son habitude, Ding Yi balaie le lieu d'un regard inexpressif. Il ne salue personne. Il ne s'assoit pas non plus

dans le fauteuil large et confortable disposé là pour lui, et préfère se diriger dans un coin de la salle pour admirer un plat en argile exposé dans une vitrine. L'objet est le trésor de l'Observatoire national. C'est une relique d'une valeur inestimable datant de la dynastie des Zhou occidentaux. Sur l'objet est gravée l'image de la nuit d'été telle qu'ont pu la contempler les yeux d'êtres rendus à la poussière depuis ces temps immémoriaux. Le plat en argile a traversé toutes les épreuves des âges et menace de s'effriter. La carte stellaire gravée dessus n'est plus très nette, mais le ciel étoilé qu'elle représente est exactement le même que celui qui surplombe maintenant l'Observatoire.

Ding Yi sort une grande pipe, et fouille dans l'une des poches de son veston. Il saisit une grosse poignée de tabac, puis il se met à fumer, comme si de rien n'était. Autour de lui, c'est l'étonnement, car on sait que le professeur souffre d'une sévère trachéite. Avant ce jour, il n'aurait jamais touché au tabac, et personne n'aurait osé fumer en sa présence, d'autant plus que cela était strictement interdit dans la salle d'observation. Sa pipe, elle, produit plus de fumée que dix cigarettes réunies.

Néanmoins, le professeur Ding Yi peut se permettre n'importe quel écart. Il est celui qui a réalisé le rêve d'Einstein. Il a fondé la théorie du champ unifié. Une longue série d'hypothèses proposées dans sa théorie sur l'espace cosmique ont été confirmées par des observations réelles. Des centaines de superordinateurs mis à contribution de façon continue pendant trois ans pour appliquer son modèle mathématique du champ unifié ont permis d'arriver à cette conclusion incroyable : l'Univers, en expansion depuis vingt milliards d'années, s'effondrerait dans les deux années à venir.

Et il ne reste plus à présent qu'une heure avant l'événement. Des volutes de fumée blanche se rassemblent et tourbillonnent au-dessus de Ding Yi, comme si c'étaient ses pensées stupéfiantes qui s'échappaient de son crâne...

Le directeur de l'Observatoire s'approche avec précaution de Ding Yi, et lui dit :

— Maître Ding, le gouverneur de la province va nous rejoindre ce soir. Ça n'a pas été une mince affaire que de le faire

venir. Si vous en avez l'occasion, accepteriez-vous de jouer de votre influence pour qu'il revoie à la hausse notre dotation ? Je m'en veux de vous distraire aujourd'hui avec cette question, mais la situation financière de l'Observatoire est dramatique. L'État ne nous donnera pas un sou de plus cette année, c'est pourquoi il nous faut solliciter le gouvernement provincial.

Vous êtes ici dans le poste d'observation astronomique le plus important du pays, mais voyez dans quel état nous sommes ! Nous n'arrivons même plus à payer les factures d'électricité du radiotélescope. Certains parlent même de le démanteler ! Le directeur de l'Observatoire pointe alors la relique admirée par Ding Yi : Si cet objet n'avait pas une si grande valeur historique, ça fait longtemps que nous l'aurions vendu !

C'est à ce moment que le gouverneur entre dans la salle, accompagné de deux autres hommes. Sur leurs visages transparaît une fatigue de toute évidence liée au surmenage de ces derniers jours. Ils apportent toutefois quelque chose de rationnellement humain dans ce lieu détaché du monde.

— Désolé de... Oh, maître Ding, vous êtes là, enchanté. Bonjour à tous, je vous prie d'excuser mon retard.

C'est le premier jour d'accalmie après un long épisode de fortes pluies. De nombreuses inondations sont déjà à déplorer et à redouter pour les prochains jours. Le niveau du fleuve Bleu approche de celui de la crue de 1998.

Avec diligence, le directeur de l'Observatoire échange avec lui quelques formules de politesse, puis il entraîne le gouverneur jusqu'à Ding Yi :

— Maître Ding va vous présenter le concept d'effondrement de l'Univers, dit-il en adressant un regard suppliant à ce dernier.

— Voici ce que je vous propose, fait le gouverneur. Je vais commencer par vous dire ce que j'ai compris, et maître Ding ainsi que tous les scientifiques ici présents pourront me corriger.

Tout d'abord, je ne sais plus vraiment en quelle année, Hubble a découvert le phénomène astronomique du "décalage

vers le rouge”. Les spectres de toutes les galaxies qui ont pu être observées ont tendance à se déplacer vers leur extrémité rouge. Ce qui, en vertu du principe de l’effet Doppler, montre que toutes les galaxies s’éloignent les unes des autres. De ce phénomène, nous pouvons déduire que l’Univers est en expansion et, par conséquent, qu’il est né il y a vingt milliards d’années à la suite d’une grande explosion. En deçà d’une certaine masse critique, l’Univers continuera à s’étendre pour toujours ; mais si la masse totale de l’Univers est supérieure à cette valeur, la gravitation ralentira progressivement cette expansion et finira par l’interrompre totalement. Après quoi l’Univers s’effondrera sous l’effet de la gravité. La quantité totale de matière qui pouvait être observée autrefois dans l’Univers nous conduisait à pencher pour la première conclusion, cependant il a été découvert plus tard que les neutrinos avaient une masse, et nous avons pu observer dans l’Univers une immense quantité de matière noire, insoupçonnée jusqu’alors. Nous avons dû revoir à la hausse la masse totale de l’Univers, et cette découverte nous a poussés à adopter la seconde conclusion : l’Univers cessera progressivement de s’étendre et finira par s’effondrer. Toutes les galaxies de l’Univers convergeront alors vers un même centre de gravité et le moment venu, également en raison de l’effet Doppler, tous les spectres visibles des galaxies se déplaceront vers leur extrémité bleue – le “décalage vers le bleu”. Grâce à la théorie du champ unifié proposée par maître Ding, nous avons pu calculer l’heure exacte lors de laquelle l’Univers passerait d’une phase d’expansion à une phase d’effondrement.

— Formidable ! s’exclame le directeur de l’Observatoire en frappant dans ses mains, visiblement impressionné. Peu de dirigeants sont aussi au fait des sciences fondamentales. J’imagine que maître Ding sera d’accord avec moi, lance-t-il en jetant un nouveau regard à ce dernier.

— Dans les grandes lignes, c’est exact, en effet, approuve Ding Yi en renversant lentement les cendres de sa pipe sur le tapis propre.

— Voilà, voilà, si maître Ding lui-même l’affirme... continue le directeur, rayonnant.

— Exact, et donc totalement superficiel, reprend Ding Yi, en sortant une nouvelle pincée de tabac de la poche de son veston.

L'expression sur le visage du directeur se fait plus dure. Quelques rires contenus parviennent du groupe des scientifiques.

Le gouverneur lui adresse un sourire indulgent :

— Je suis moi aussi diplômé en physique, mais ça fait déjà trente ans, et j'ai presque tout oublié. Par rapport à tous les éminents scientifiques présents ici, je crains que mes connaissances en matière de physique et d'astronomie ne soient même pas superficielles. C'est à peine si je me souviens des trois lois de Newton.

— Et vous êtes de toute façon très loin de les comprendre vraiment, renchérit Ding Yi en allumant sa pipe tout juste bourrée de tabac.

Ne sachant plus sur quel pied danser, le directeur de l'Observatoire secoue la tête.

— Maître Ding, nous vivons vous et moi dans deux mondes radicalement différents, reprend le gouverneur, impressionné par l'assurance du scientifique. Mon monde à moi est réaliste, il est pesant, troublé, sans poésie aucune. Nous nous activons toute la journée comme des fourmis et, comme des fourmis, notre vision est limitée. Parfois, la nuit, je sors de mon bureau et je lève la tête pour regarder les étoiles. C'est un luxe de plus en plus rare de nos jours. Votre monde à vous déborde de subtilités et de mystères, vos pensées traversent des milliers d'années-lumière dans l'espace et des millions d'années dans le temps. Pour vous, la Terre n'est qu'un grain de sable dans un désert infini, et le monde réel n'est qu'un instant éphémère et insignifiant dans l'éternité. Tout l'Univers ne semble exister que pour assouvir votre soif de curiosité. Je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur, maître Ding : je vous envie. Vraiment. Moi aussi j'avais ce genre de rêve quand j'étais jeune, mais votre monde m'est maintenant si inaccessible...

— Ce soir pourtant, vous vous en approchez ! Demeurez un moment avec nous dans le monde de notre maître Ding, et assistons ensemble à cet événement fabuleux ! lance le directeur.

— Je n'aurai pas cette chance. Chers amis, je suis profondément navré, mais l'état des digues du fleuve Bleu est préoccupant, et il me faut me rendre immédiatement au Centre des opérations d'urgence de la province. Mais avant de partir, si vous le permettez, j'aurai encore une question pour maître Ding. Celle-ci vous paraîtra probablement puérile et ridicule, mais elle me tracasse depuis un moment. Tout d'abord, il est convenu que le principal signe de l'effondrement est le passage d'un décalage vers le rouge à un décalage vers le bleu. En d'autres termes, nous verrons les spectres de toutes les galaxies se déplacer vers leur extrémité bleue. La galaxie observable la plus lointaine est à vingt milliards d'années-lumière de notre système. Or, selon vos calculs, maître Ding, l'Univers commencera son effondrement au même moment partout : c'est-à-dire que nous ne verrons apparaître le phénomène que dans vingt milliards d'années ? Et même pour une constellation comme celle du Centaure, il nous faudra attendre quatre ans. Ai-je raison ?

Ding Yi crache lentement une bouffée de sa pipe, la fumée flotte un instant dans les airs, comme une galaxie spirale miniature :

— C'est un raisonnement qui se tient. Vous n'êtes pas loin d'avoir le niveau d'un étudiant de physique à l'université. Un étudiant néanmoins toujours superficiel. En effet, nous verrons au même moment les spectres de toutes les galaxies se décaler vers le bleu. Nous n'aurons pas besoin d'attendre quatre ou vingt milliards d'années. Ceci est le résultat d'un effet quantique macroscopique à l'échelle de l'Univers. Le modèle mathématique correspondant à ce phénomène est très abscons, l'un des plus complexes de l'astrophysique. Je n'entretiens aucun espoir de vous le faire comprendre aujourd'hui. Mais que ceci serve de première révélation, pour vous rappeler que les effets de l'effondrement de l'Univers sont infiniment plus complexes que ce que la plupart des gens peuvent s'imaginer. Avez-vous encore des questions ? Oh, rien ne presse, vous savez. Ces affaires qui vous préoccupent sont loin d'être aussi urgentes que vous le croyez.

— Bien sûr, à côté de votre Univers, la crue du fleuve Bleu est un événement bien mineur. Cependant, maître Ding, quelque fascinants que soient les mystères du Cosmos, il faut bien vivre. Je dois vous quitter, merci de vos lumières, maître. Je vous souhaite à tous de pouvoir observer ce soir ce que vous souhaitiez observer.

— Vous ne m'avez pas compris, relance Ding Yi. J'imagine qu'en ce moment même, de nombreuses personnes s'activent déjà autour des digues du fleuve Bleu.

— Mais j'ai aussi mes responsabilités, maître Ding, je dois les rejoindre.

— Vous ne comprenez toujours pas. Je veux dire que les gens qui se trouvent sur les digues doivent être fatigués, vous devriez les renvoyer chez eux.

La stupéfaction saisit la totalité des scientifiques qui les entourent.

— Comment ça... les renvoyer chez eux ? Et pour quoi faire, pour qu'ils suivent l'effondrement en direct ?

— Si l'événement ne les intéresse pas, ils pourront tout aussi bien dormir.

— Ah, maître Ding, on peut dire que vous ne manquez pas d'humour !

— Je suis sérieux. Ce à quoi ils s'affairent n'a aucun sens.

— Et pourquoi donc ?

— À cause de l'effondrement.

Un long silence gagne la salle. Le gouverneur pointe l'antique carte stellaire exposée dans la vitrine :

— Maître Ding, l'Univers a toujours été en expansion. Depuis les premiers temps jusqu'à aujourd'hui, l'Univers est resté le même. Il en sera de même après l'effondrement. À côté de l'échelle spatiotemporelle de l'Univers, celle de l'humanité est si insignifiante qu'elle est parfaitement négligeable. En dehors de son caractère purement théorique, je ne crois pas que l'effondrement ait quelque impact que ce soit sur nos sociétés. Et même, je suis sûr que dans cent millions d'années, nos descendants n'auront pas non plus observé dans la galaxie le moindre bouleversement ayant résulté de l'effondrement. Si l'humanité est encore là, bien sûr...

— Un milliard cinq cents millions, rectifie Ding Yi. C'est le nombre d'années qu'il faudrait attendre pour que nos appareils aujourd'hui les plus sophistiqués puissent observer le déplacement de la galaxie. Notre Soleil sera alors éteint depuis des lustres, et il est fort probable que nous aussi.

— Et il faudra encore vingt milliards d'années pour que se produise l'effondrement complet de l'Univers. Par conséquent, l'humanité n'est qu'une goutte de rosée sur l'arbre géant du Cosmos. Notre existence est bien trop courte pour pouvoir sentir l'arbre pousser. Ne me dites pas que vous donnez du crédit aux rumeurs absurdes qui circulent sur le net et qui prétendent que la Terre va être écrasée au moment de l'effondrement !

À cet instant, une jeune femme entre dans la pièce, le teint pâle mais le regard sombre : l'ingénieure en charge de l'immense écran d'affichage.

— Xiao Zhang, mais enfin, de qui te moques-tu ? Tu sais quelle heure il est ? lui crache avec fureur le directeur de l'Observatoire.

— Je reviens de l'hôpital. Mon père est décédé.

La colère du directeur s'estompe aussitôt.

— Je suis vraiment désolé, je ne savais pas, mais tu vois...

L'ingénieure n'ajoute rien de plus, elle se contente de marcher en silence jusqu'à la plateforme de commande de l'écran, et plonge sa tête à l'intérieur pour examiner la panne.

Ding Yi, toujours la pipe au bec, se dirige lentement jusqu'à elle.

— Ah, jeune fille, si vraiment vous pouviez comprendre la signification profonde de l'effondrement, la mort de votre père ne vous causerait pas tant de tristesse.

Les mots de Ding Yi suscitent l'indignation générale. L'ingénieure se redresse, furieuse. Son visage est rouge de colère, des larmes scintillent dans ses yeux.

— Vous n'êtes vraiment pas de ce monde ! Alors, oui, peut-être qu'à côté de votre Univers, un père, ça ne pèse pas grand-chose, mais pour moi, ça compte ! Pour moi, et pour n'importe quelle autre personne ordinaire ! Tandis que votre effondrement, ce n'est qu'une ridicule variation de lumière

dans la nuit. Et ce changement – cette variation de lumière –, s'il n'était pas agrandi plusieurs dizaines de milliers de fois par un appareil ultra-précis, personne ne le verrait ! Qu'est-ce que l'effondrement ? Un non-événement pour le commun des mortels ! Que l'Univers s'étende, ou qu'il se compacte, quelle différence pour nous ? Un père qui s'en va, ça c'est important. Vous comprenez ?

Quand elle reprend ses esprits et se souvient contre qui elle est en train de s'emporter, l'ingénieure parvient à se maîtriser et se détourne pour continuer sa tâche.

Ding Yi soupire et secoue la tête. Puis il s'adresse au gouverneur :

— Oui, comme vous l'avez dit, deux mondes. *Notre* monde... Il dessine un cercle, qui l'englobe lui, et la communauté de scientifiques ; puis il désigne les physiciens : Une échelle minuscule : un milliardième de millimètre. Puis pointant les astronomes : Une échelle gigantesque : un milliard d'années-lumière. Un monde qui ne peut être appréhendé qu'au moyen de l'imagination. Et *votre* monde, une crue du fleuve Bleu, un budget amoindri, des pères qui sont ou qui ne sont plus... Un monde bien réel. Mais la tragédie, c'est qu'on a tendance à vouloir toujours séparer ces deux mondes.

— Mais vous le voyez bien, dit le gouverneur. Ce sont deux mondes distincts.

— Erreur ! Malgré leur taille infime, les particules élémentaires nous composent ; malgré son immensité, l'Univers nous contient. Chaque bouleversement dans ces mondes microscopique et macroscopique nous affecte en tout.

— Mais que va affecter l'effondrement qui va se produire tout à l'heure ?

Ding Yi explose soudain de rire. Ce n'est pas seulement nerveux, il y a quelque chose de mystérieux dans ce rire, quelque chose qui glace le sang.

— Soit, cher étudiant de physique, ayez l'obligeance de réciter la relation entre la matière et l'espace-temps.

Comme un élève obéissant docilement à son professeur, le gouverneur déclame :

— La physique moderne, qui repose sur la théorie de la relativité et la mécanique quantique, a prouvé que le temps et l'espace ne peuvent pas exister indépendamment de la matière. Il n'y a pas d'espace-temps absolu. Le temps, l'espace et le monde matériel forment un Tout.

— Excellent. Mais qui l'a réellement "prouvé" ? Vous ? Vous demandez Ding Yi au gouverneur, avant de se tourner vers le directeur de l'Observatoire : Vous ? Puis vers l'ingénieure, dont la tête est toujours plongée dans son ouvrage : Vous ? Puis vers les techniciens présents dans la grande salle : Vous ? Avant de se tourner une dernière fois vers les scientifiques : Ou bien vous ? Non, vous ne comprenez pas. Vous envisagez l'Univers comme un espace-temps absolu aussi naturellement que vous foulez le sol. L'espace-temps absolu est le sol sur lequel reposent toutes vos pensées. Quittez ce sol, et vous perdez pied. Lorsqu'on vous parle d'expansion et d'effondrement de l'Univers, vous vous persuadez simplement que les galaxies s'éloignent, ou convergent dans un espace-temps absolu.

Et tandis qu'il discourt, il s'approche à pas lents de la vitrine, il tend la main, ouvre la porte, sort le précieux plat en argile, le caresse et le couve des yeux. Affolé, le directeur de l'Observatoire lève les bras, comme pour protéger la relique. Ce trésor est exposé ici depuis plus de deux décennies et jamais personne n'avait osé le déplacer. Le directeur tremble d'impatience que Ding Yi le repose sur son socle d'origine. Mais ce dernier n'en fait qu'à sa tête, il balance sa main en avant et jette la précieuse carte !

Et cette antiquité à la valeur inestimable se brise en de nombreux blocs d'argile sur le tapis.

L'atmosphère se fige. Il règne un silence de mort. Seul Ding Yi continue à déambuler, l'air tranquille. Il est le seul corps en mouvement dans ce monde immobile. Sa voix continue de résonner, intarissable.

— L'espace-temps et la matière sont inséparables. L'expansion et l'effondrement de l'Univers emportent l'espace-temps tout entier. Oui, mes amis, tout l'espace, et tout le temps !

On entend de nouveau le son de quelque chose qui se brise. C'est une tasse, tombée des mains d'un physicien. Mais ce qui

l'a épouvané, ce n'est pas la destruction de l'antique carte stellaire, c'est ce que vient d'exprimer Ding Yi.

— Vous voulez dire que... avance un autre physicien en regardant fixement Ding Yi.

Sa voix paraît coincée dans sa gorge.

— Oui, répond Ding Yi en hochant la tête. Puis il pivote vers le gouverneur : Ils ont compris.

— Alors, c'est ce que signifie le paramètre du temps négatif obtenu dans les résultats de calcul de votre modèle mathématique du champ unifié ? demande un autre physicien, qui réalise subitement le sens de ses mots.

Ding Yi hoche la tête.

— Mais pourquoi ne pas l'avoir annoncé dès le début au monde entier ? Vous n'avez donc aucun sens des responsabilités ! s'emporte un autre savant.

— À quoi bon ? Cela n'aurait fait que provoquer une panique mondiale. Que pouvons-nous contre l'espace-temps ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? demande le gouverneur, au sommet de la confusion.

— Un effondrement... marmonne comme en rêve le directeur de l'Observatoire, lui aussi astrophysicien de métier.

— L'effondrement de l'Univers va avoir un impact sur notre monde, est-ce bien ça ?

— Un impact ? Non, il va tout changer.

— Que peut-il bien changer ?

Les scientifiques essaient de rassembler leurs pensées, mais personne n'est en mesure d'offrir une réponse au gouverneur.

— Allons, dites-moi ce qui va se passer au moment de l'effondrement, lorsque le décalage vers le bleu va commencer, répétez-le, avec empressement cette fois.

— Le temps va s'inverser, répond Ding Yi.

— S'inverser ?

Le gouverneur jette un regard décontenancé au directeur de l'Observatoire, avant de regarder à nouveau Ding Yi.

— Le reflux du temps... se contente de lâcher le directeur.

Le grand écran est maintenant réparé, et l'Univers apparaît désormais dans toute sa majesté. Afin de rendre l'événement plus intuitif, les images renvoyées par le télescope sont

traitées numériquement de manière à changer de fréquence, et les effets de couleur causés par ce changement de fréquence sont renforcés pour un meilleur rendu visuel. La lumière émise par les étoiles et les galaxies est rouge sur l'écran, pour symboliser le décalage vers le rouge de l'Univers en expansion. Au début de l'effondrement, la lumière passerait au bleu. Le décompte apparaît sur l'écran : *cent cinquante secondes*.

— Pendant vingt milliards d'années, le temps a accompagné l'expansion de l'Univers mais à présent, il ne reste plus que trois minutes avant que le temps suive l'Univers dans son effondrement. Il s'écoulera donc en sens inverse. Ding Yi avance jusqu'au directeur, encore sous le choc de ces révélations, et pointe le plat en argile brisé : Ne vous affligez pas pour cette antiquité. Peu de temps après le début du décalage vers le bleu, elle reprendra son aspect d'origine. Puis elle retournera dans sa vitrine et, bien des années plus tard, elle sera de nouveau en terre. Il s'écoulera des millénaires avant qu'elle rejoigne le four brûlant d'une forge et arrive sous la forme d'une motte de terre humide dans les mains d'un astronome d'un autre temps... Ding Yi se rend ensuite auprès de la jeune ingénieure : Et ne sois pas triste pour ton père, il ressuscitera bientôt, et vous vous reverrez très vite. Si ton père compte tant pour toi, sois rassurée, car dans l'Univers en effondrement, il vivra plus longtemps que toi, et c'est lui qui te verra, bébé, quitter le monde. Oui, nous autres anciens, venons à peine d'entrer sur le chemin de la vie, tandis que vous, les jeunes, en approchez le crépuscule, ou bien l'aube, faudrait-il dire. Il se dirige cette fois vers le gouverneur : Si un tel incident n'a pas eu lieu dans le passé, alors les digues du fleuve Bleu ne céderont pas de votre vivant. Car du futur de l'Univers, il ne reste désormais qu'une centaine de secondes. Le futur dans l'Univers effondré sera le passé de l'Univers en expansion. La plus grande crue du fleuve Bleu se produira seulement en l'an 1998, mais votre aube sera proche, et cela ne vous concernera déjà plus. Encore une minute. Peu importe ce que vous ferez désormais, rien n'aura de conséquence sur l'avenir. Agissez donc selon votre plaisir, et ne vous souciez plus du futur car, dans ce temps, il n'y a plus aucun futur.

Quant à moi, je vais à présent m'adonner à un petit plaisir que m'interdisait jusqu'ici ma trachéite.

Ding Yi reprend sa pipe et la bourre de tabac. Il l'allume et, guilleret, en tire une bouffée.

Cinquante secondes avant le décalage vers le bleu.

— C'est impossible ! crie le directeur. Cela n'a aucune logique. Une inversion temporelle ? Si tout va dans l'autre sens, nous allons nous mettre à parler à l'envers ? C'est inimaginable !

— Vous vous y habituerez.

Quarante secondes avant le décalage vers le bleu.

— Tout va donc se répéter. Mais alors ni l'histoire ni la vie n'auront plus aucune saveur.

— Non, car vous serez dans un autre temps. Le passé du présent sera votre futur. Et nous sommes maintenant dans le futur de ce moment. Or vous ne pouvez pas vous souvenir du futur. Lorsque débutera le décalage vers le bleu, votre futur sera vide, et dans ce futur, vous ne vous souviendrez de rien, vous ne saurez rien.

Vingt secondes avant le décalage vers le bleu.

— C'est impossible !

— Vous trouverez parfaitement logique et naturel de cheminer de la vieillesse à l'enfance, de la maturité à l'innocence. Et si quelqu'un émet l'idée d'un temps pouvant s'écouler dans l'autre sens, vous le trouverez stupide et farfelu. Il est bientôt l'heure. Dans dix secondes, l'Univers traversera une singularité temporelle. Une singularité où le temps n'existe pas. Et après, nous entrerons dans l'ère de l'effondrement cosmique.

Huit secondes avant le décalage vers le bleu.

— C'est impossible ! Vraiment impossible !

— Ça ne fait rien, vous saurez bientôt.

Cinq secondes avant le décalage vers le bleu, quatre, trois, deux, un, zéro.

À l'écran, la déplaisante lumière rouge se mue en une image blanche.

Une singularité temporelle...

Puis, du blanc, on passe à un bleu paisible et enchanteur. Le décalage vers le bleu a commencé. L'effondrement a commencé.

.écnemmoc a tnemerdnoffé'L .écnemmoc a uelb el srev
 egalacéd eL .ruetnahcne te elbisiap uelb nu à essap no ,cnalb
 ud ,siuP

...elleropmet étiralugnis enU

.ehcnalb egami enu ne eum es eguor erèimul etnasialpéd
 al ,narcé'l À

*.oréz ,nu ,xued ,siort ,ertauq ,uelb el srev egalacéd el tnava
 sednoces qniC*

.tôtneib zeruas suov ,neir tiaf en aÇ —

! elbissopmi tnemiarV ! elbissopmi tse'C —

.uelb el srev egalacéd el tnava sednoces tiuH

.euqimsoc tnemerdnoffé'l ed erè'l snad snorertne suon ,sèrpa
 tE .sap etsixe'n spmet el ùo étiralugnis enU .elleropmet éti-
 ralugnis enu aresrevart srevinU'l ,sednoces xid snaD .erueh'l
 tôtneib tse II .ulefrac te ediputs zerevuort el suov ,snes ertua'l
 snad reluocés tnavuop spmet nu'd eédi'l temé nu'uqleuq is
 tE .ecneconni'l à étirutam al ed ,ecnafne'l à essellieiv al ed
 renimehc ed lerutan te euqigol...

AVEC SES YEUX

Après plus de deux mois de travail ininterrompu, j'étais harassé de fatigue. Aussi demandai-je au directeur du Centre de navigation aérospatiale de m'accorder deux jours de congé, histoire de m'aérer et de me changer les idées. Mon supérieur accepta, à la condition que je prenne une paire d'yeux avec moi. J'acquiesçai et il m'accompagna jusqu'à une petite pièce au bout d'un long corridor, là où les yeux étaient entreposés. Il n'en restait qu'une dizaine de paires.

Le directeur me confia l'une d'entre elles, puis m'indiqua un immense écran mural afin de me présenter leur propriétaire. La jeune femme en question, semblant tout juste sortie de la faculté, me fixait d'un regard candide. Elle paraissait flotter dans son ample combinaison spatiale, et son air presque effaré témoignait manifestement de sa prise de conscience récente que l'espace n'avait rien du paradis romantique dont elle rêvait du temps où elle fréquentait les bibliothèques universitaires ; elle faisait désormais face à l'infernale réalité du vide intersidéral.

— Je vous remercie, monsieur, et je vous demande pardon de vous importuner de la sorte, dit-elle avant de s'incliner à plusieurs reprises.

Sa voix était la plus douce qu'il m'avait jamais été donné d'entendre. J'imaginai ses mots planant dans l'espace, comme poussés dans ma direction par une brise légère, traversant d'énormes, de grossières structures en métal qu'ils ramollissaient au fil de leur trajectoire telle de la pâte à modeler.

— Il n'y a aucun souci. Je suis ravi d'avoir un compagnon de voyage. Où souhaiteriez-vous aller ? demandai-je joyeusement.

— Vraiment ? Elle avait du mal à contenir son excitation. Vous n'avez pas encore décidé ?

Deux choses étranges attirèrent alors mon attention. Tout d'abord, un décalage existait en temps normal lors des communications entre l'espace et la surface. Même à une distance aussi proche que celle de la Lune, il y avait toujours un battement de deux secondes environ, et bien davantage depuis la Ceinture d'astéroïdes. Or, la réaction de la jeune fille semblait bel et bien simultanée. Elle se trouvait donc sur une orbite terrestre basse, d'où aucune escale n'était nécessaire avant de rentrer sur Terre – un trajet à la fois rapide et peu onéreux. Dès lors, nul besoin de demander que quelqu'un emporte vos yeux en balade... Deuxième curiosité, elle était vêtue d'une combinaison qui, pour une ingénieure aérospatiale, semblait assez étrange : aucune trace de protection antiradiations, et la visière de son casque n'était équipée d'aucun réflecteur. Je notai toutefois que les systèmes d'isolation thermique et de refroidissement de son équipement étaient particulièrement développés.

— Sur quelle station se trouve-t-elle ? demandai-je au directeur.

— Cette question n'est pas de mon ressort.

Son visage s'était obscurci.

— Oubliez ça, vous voulez bien ? ajouta la fille de l'écran, toujours avec la même mine apitoyée.

— Vous n'êtes pas enfermée, tout de même ? lançai-je sur le ton de la plaisanterie.

La cabine dans laquelle elle se trouvait paraissait terriblement exigüe. Selon toute vraisemblance, il s'agissait du poste de pilotage d'un vaisseau. On distinguait derrière elle un système complexe de navigation et des écrans qui clignotaient, mais on ne voyait ni hublot ni écran d'observation. Seul un crayon à papier planant en apesanteur au-dessus de sa tête indiquait qu'elle se trouvait bien dans l'espace. Suite à ma question, elle et mon responsable parurent rester un instant interdits. Je m'empressai alors d'ajouter :

— Très bien, très bien, cela ne me regarde pas... Et si vous choisissiez plutôt notre destination ?

Manifestement, cette décision lui posait problème. Plaçant ses deux mains emmitouffées dans les gants de sa combinaison spatiale contre sa poitrine, elle demeura un instant les paupières mi-closes, comme confrontée à une question de vie ou de mort, à moins qu'elle ne fût convaincue que la Terre exploserait au lendemain de notre courte escapade. Je ne pus étouffer un rire.

— Oh, c'est si compliqué pour moi... Si vous aviez lu *Trois jours pour voir* d'Helen Keller, vous comprendriez combien tout cela est difficile.

— Nous ne disposons que de deux journées, pas trois. Le temps est une denrée précieuse, de nos jours. Mais notre immense avantage, comparé à Helen, c'est qu'en trois heures à peine, vos yeux et moi sommes capables d'atteindre n'importe quel coin de la planète.

— Eh bien, allons donc dans ce lieu où je me suis rendue avant mon départ.

Elle m'en donna la localisation ; je me mis en route, avec ses yeux.

Le Taklamakan

C'était le point de rencontre entre les montagnes et les plaines, les prairies et les forêts, à plus de deux mille kilomètres de mon Centre de navigation. Par avion ionosphérique, le trajet n'avait duré qu'une quinzaine de minutes. Grâce aux efforts et à la persévérance de plusieurs générations de travailleurs, l'ancien désert du Taklamakan avait été transformé en prairie verdoyante ; désormais, après des décennies de contrôle drastique de la population, l'endroit était redevenu une zone où les humains se faisaient rares.

La prairie devant moi s'étendait jusqu'à l'horizon. Dans mon dos, des forêts luxuriantes recouvraient les monts Tian, dont certains sommets se coiffaient d'une couronne de neige argentée. Je sortis les yeux de la jeune femme et les enfilai.

Les "yeux" étaient en réalité des lunettes fonctionnant sur le principe de la télédétection. Une fois ces lunettes chaussées,

leurs capteurs envoyaient les informations visuelles au récepteur en temps réel via un signal UHF. Ainsi, même situé à une distance des plus lointaines, le récepteur était en mesure de percevoir absolument tout ce que le porteur voyait – le porteur partageait les yeux du destinataire, littéralement ou presque.

Plus d'un million de personnes travaillaient désormais à l'année entre la Lune et la Ceinture d'astéroïdes. Retourner passer ses congés sur Terre coûtait un prix exorbitant. Soucieuse de cet obstacle économique, la Nasa avait donc conçu ce petit gadget qui permettait à chaque personne vivant dans l'espace de disposer d'une paire d'yeux sur Terre à même d'être emportée en déplacement par les chanceux résidant encore à la surface, faisant ainsi partager les joies de leurs voyages aux astronautes nostalgiques de la Planète Bleue. À son lancement, le procédé s'attira de nombreuses moqueries. Mais quand ceux qui acceptaient de les utiliser pendant leurs congés se virent gratifiés d'une compensation financière importante, la mode prit vite de l'ampleur. Les technologies mobilisées étaient de pointe, et les yeux artificiels se perfectionnèrent de plus en plus. Ils étaient désormais capables de transmettre au récepteur une sensation de toucher et de goût en stimulant ses ondes cérébrales. Porter une paire d'yeux en vacances était considéré comme un acte d'intérêt public par le personnel au sol du Centre de navigation. Tout le monde n'était certes pas enthousiaste à l'idée de partir avec les yeux d'un autre – les récepteurs avaient quelque chose d'intrusif –, mais en ce qui me concernait, je ne m'en souciais guère.

Je poussai un soupir d'admiration à la vue de ce paysage grandiose, mais j'entendis dans ses yeux comme le son d'un faible sanglot.

— J'ai tant rêvé de cet endroit depuis mon départ, et me voilà maintenant revenue au beau milieu d'un de mes rêves ! C'était à présent une voix douce qui émanait de ses yeux : J'ai l'impression de jaillir hors des abysses pour reprendre ma respiration. J'ai si peur d'être enfermée.

Je pus clairement l'entendre reprendre une longue inspiration.

— Mais vous n’êtes en rien enfermée à l’heure qu’il est, dis-je. Comparée à l’espace qui vous entoure, cette prairie est minuscule.

Elle resta silencieuse. Même sa respiration paraissait s’être arrêtée.

— Bien entendu, dans l’espace aussi, on est enfermé... d’une certaine manière. Un aviateur du xx^e siècle, Chuck Yeager, décrivait les astronautes confinés dans leur appareil comme...

— ... de la viande en conserve.

Nos rires se conjuguèrent avant qu’elle ne s’écrie :

— Oh, une fleur ! Des fleurs ! Il n’y en avait pas la dernière fois !

La vaste plaine était en effet constellée de petits points multicolores.

— Vous voulez bien vous approcher pour les voir de plus près ?

Je m’accroupis.

— Oh, elle est magnifique ! On peut la sentir ? Non, ne la cueillez pas !

Je fus alors contraint de m’allonger à moitié sur le sol pour renifler le parfum frais et léger de la fleur.

— Mmmh, j’arrive à la sentir... C’est comme si une petite sérénade me provenait confusément de la surface.

Je secouai la tête en souriant. À notre époque de bouleversements incessants et de désirs impulsifs, la plupart des jeunes filles ne tenaient pas en place. Voir celle-ci verser une larme à la simple vue de quelques pétales avait quelque chose de singulier.

— Trouvons-lui un nom, d’accord ? Mmmh... “Rêveuse” ? Allons voir cette autre fleur, vous voulez bien ?

— Et celle-ci, quel nom allons-nous lui donner ? Mmmh, appelons-la “Bruine” ; celle-là à présent... oh, merci. Avec sa couleur bleu clair, quoi de mieux qu’“Éclat de lune”...

Et c’est ainsi que nous passâmes en revue les fleurs, les unes après les autres, humant leur parfum avant de les baptiser d’un nom qu’elle choisissait. Absorbée, étourdie d’excitation, elle oubliait tout le reste. Je commençais pour ma part à me lasser

de ce jeu, et lorsque j'arrivai au bout de ma patience, nous avions déjà rebaptisé plus d'une centaine de fleurs.

Levant la tête, je remarquai la longue distance que nous venions de parcourir à travers la prairie et repartis sur mes pas afin de récupérer mon sac à dos. Comme je me penchai pour le ramasser, j'entendis la jeune fille pousser un nouveau cri :

— Mon Dieu, vous avez écrasé “Neige” !

Je fis de mon mieux pour remettre la fleur sauvage immaculée aussi droite que possible. Trouvant cela ridicule, je dissimulai alors deux autres fleurs sous chacune de mes mains et l'interrogeai : Comment s'appellent-elles ? À quoi ressemblent-elles ?

— À gauche, c'est “Cristal”, elle est blanche également et possède trois feuilles séparées sur sa tige ; sous votre main droite, c'est “Flamme”, de couleur rose et à quatre feuilles : les deux du dessus sont séparées ; celles du dessous sont jointes.

Elle avait parfaitement raison, ce qui ne manqua pas de me troubler.

— Vous voyez, elles et moi, nous nous connaissons, et dans les longs jours à venir, je penserai à chacune d'entre elles, encore et toujours. Ce sera comme raconter en boucle un merveilleux conte de fées. Le monde est si beau, chez vous !

— Chez moi ? Mais c'est aussi votre monde... Si vous persistez dans cette nostalgie puérile, les psychologues vous renverront sur Terre et exigeront que vous y demeuriez jusqu'à nouvel ordre.

Déambulant sans but sur la prairie, j'arrivai bientôt au bord d'un ruisseau enfoui sous des herbes hautes. Je décidai de l'enjamber et de continuer ma route lorsqu'elle m'arrêta :

— J'aimerais vraiment plonger ma main dans cette petite rivière.

Aussi m'agenouillai-je, laissant mes mains entrer en contact avec l'eau du ruisseau. Un frisson me parcourut le corps, sensation que les ondes à ultra-haute fréquence transportèrent via ses yeux à travers l'espace. Un soupir, une nouvelle fois.

— Il fait très chaud là où vous êtes, n'est-ce pas ? demandai-je en repensant à la cabine étroite et au système d'isolation thermique remarquablement poussé de sa combinaison.

— Chaud, oui. Chaud comme... l'enfer. Ah, mais ça alors, qu'est-ce que c'est ? Le vent du Taklamakan ?

Je venais à peine de sortir mes mains de l'eau, et une brise aussi fraîche que légère soufflait sur mes doigts mouillés.

— Non, ne bougez pas ! Ce vent vient du paradis !

Je levai mes deux mains, les offrant à la caresse de la brise jusqu'à ce qu'elles soient enfin sèches. Puis replongeai mes membres dans le ruisseau à sa demande insistante avant de les exposer au vent une fois encore, lui transmettant cette minuscule sensation divine. Là encore, nous consacrâmes un certain temps à cette distraction.

Notre marche une fois reprise, nous demeurâmes silencieux un moment.

Enfin, elle finit par déclarer de sa voix délicate :

— Le monde, chez vous, est merveilleux.

— Je ne sais pas trop, répondis-je, le moindre de mes sentiments est assombri par la grisaille de mon existence.

— Comment est-ce possible ? Ce monde a tant à offrir ! En faire le tour, ce serait compter les gouttes de pluie d'un déluge ! Regardez ce groupe de nuages à l'horizon, regardez leur blancheur argentée en cet instant précis. Ils me semblent aussi solides qu'une chaîne scintillante de montagnes de jade. Et dessous, la prairie m'apparaît au contraire comme un amas gazeux, comme si l'herbe planait au-dessus du sol tel un océan de nuages verts. Regardez la danse magnifique de l'ombre et de la lumière lorsque les nuages passent devant le soleil puis s'en vont en planant. Regardez tout cela... Vous n'éprouvez donc vraiment rien ?

Je passai la journée entière à flâner dans l'immense plaine, équipé de ses yeux. Elle voulait voir chaque fleur sauvage, chaque brin d'herbe, chaque rayon de soleil insufflant la vie à chaque buisson, elle voulait écouter chaque bruit de la prairie. Le moindre ruisselet qui surgissait sous nos pas, le moindre poisson nageant dans celui-ci l'émerveillaient au plus haut point ; le plus infime murmure de la brise, la moindre fragrance d'herbe portée par le vent lui arrachaient un sanglot... Il y avait là, dans l'exubérance de ses émotions manifestées, quelque chose de pathologique.

Avant le coucher du soleil, j'atteignis une petite cabane blanche qui se dressait, solitaire, au milieu de l'immensité de la prairie : un gîte minuscule destiné aux voyageurs. Il ne semblait pas avoir été fréquenté depuis des lustres, et il ne s'y trouvait à l'intérieur qu'un vieil androïde lourdaud chargé de veiller sur les lieux. Fatigué et affamé, je commençai à avaler mon dîner, mais à peine arrivé à la moitié de mon repas, la jeune femme m'interpella et me demanda de sortir sur-le-champ pour assister au coucher du soleil.

— Contempler les dernières lueurs du crépuscule avant que la nuit ne tombe lentement sur la forêt, c'est écouter la plus belle symphonie de l'Univers, dit-elle, comme sous le coup de l'ivresse.

Je grommelai intérieurement, me résignant malgré tout à traîner mes jambes lourdes à l'extérieur du gîte.

Je dus bien reconnaître que le coucher de soleil sur la prairie était sublime, mais les émotions qui émanaient de mon accompagnatrice teintaient le paysage d'une couleur étrange.

— Vous tenez pour précieuses des choses bien ordinaires, lui dis-je sur le chemin du retour.

Il faisait déjà sombre, et quelques étoiles précoces piquaient le voile nocturne.

— Pas vous ? C'est cela, vivre, dit-elle.

— En ce qui me concerne – et je suis loin d'être le seul aujourd'hui –, je n'y arrive pas. À notre époque, tout est si simple à obtenir. Et je ne parle pas que des choses matérielles... Vous avez envie d'un ciel bleu, d'un lac cristallin, de la tranquillité de la campagne, du silence d'une île déserte ? Tout cela peut être acquis sans effort. Tenez, même l'amour – cette émotion autrefois si souvent hors d'atteinte pour nos ancêtres – peut désormais être éprouvé via la réalité virtuelle. Voilà pourquoi nous ne savons plus rien apprécier. Nous avons une corbeille de fruits à portée de la main en permanence, nous nous servons à l'envi, croquons un morceau puis jetons le reste.

— Certains n'ont pas le moindre fruit devant eux, dit-elle d'une voix basse.

Sans que je sache trop pourquoi, j'eus l'impression de l'avoir blessée. On garda le silence sur le chemin du retour.

Cette nuit-là, dans mes rêves, je la vis, vêtue de sa combinaison, calfeutrée dans sa cabine exiguë. Les yeux débordant de larmes, elle tendait la main vers moi en hurlant : “Sortez-moi d’ici ! J’ai si peur d’être enfermée !”

Je me réveillai en sursaut et découvris qu’elle m’appelait vraiment. Je m’étais endormi avec ses yeux, allongé sur le dos.

— S’il vous plaît, faites-moi sortir, vous voulez bien ? Allons voir la lune, elle s’est sans doute levée !

La tête lourde, encore écrasé de fatigue, je m’exécutai à contrecœur pour constater qu’en effet, l’astre venait tout juste de se lever, teintant d’un rouge pâle la brume baignant les environs. bercé par les rayons lunaires, le Taklamakan était profondément endormi, tandis que les lueurs d’innombrables lucioles ondoyaient entre les herbes sombres, comme si la prairie révélait la vraie nature de ses rêves.

Je m’étirai tout en m’adressant aux cieux :

— Eh, vous voyez les rayons de la lune descendre depuis votre orbite jusqu’ici ? Donnez-moi la position approximative de votre vaisseau. Avec un peu de chance, je peux même le repérer d’ici. Je suis sûr que vous êtes sur une orbite basse.

Elle se mit à fredonner un petit air en guise de réponse avant de préciser :

— *Clair de lune*, de Debussy.

Après quoi elle se remit à chanter, si absorbée par la musique qu’elle semblait avoir totalement oublié mon existence. La mélodie du *Clair de lune* accompagnait la symphonie des rayons de lune descendant sur le sol. J’imaginai cette jeune fille délicate au milieu de l’espace. Au-dessus de sa tête, l’astre d’argent ; en dessous, la Planète Bleue ; elle, minuscule, gravitant au milieu, sa mélodie se mêlant à la clarté sélène.

Une heure s’écoula avant que je retourne m’allonger. Elle fredonnait toujours ; j’ignorais si c’était encore Debussy, mais sa douce mélodie continua à flotter dans mes songes.

Je ne sais combien de temps s’écoula lorsque la musique se mua en appel. Elle me réveillait à nouveau, elle voulait ressortir.

— Ne venez-vous pas de voir la lune ? lançai-je avec irritation.

— Mais elle est différente à présent. Vous vous souvenez ? Tout à l'heure, les nuages étaient à l'ouest ; ils ont certainement dû dériver pour aller jouer à cache-cache avec la lune. Allons admirer la beauté de ces jeux d'ombres et de lumières sur la prairie. C'est une musique d'un autre genre, en quelque sorte. Je vous en supplie, faites sortir mes yeux !

Bouillant de colère, je quittai néanmoins ma chambre. Les nuages s'étaient bel et bien déplacés, et les rayons de la lune passaient maintenant à travers. De grosses taches de lumière ondulaient sur la prairie, tels des souvenirs anciens émergeant des profondeurs de la terre.

— Vous êtes comme ces poètes sentimentaux du XVIII^e siècle. Vous n'êtes pas à votre place dans notre époque, et encore moins dans l'espace, dis-je en tournant mon visage vers le ciel nocturne.

J'ôtai alors ses yeux et les posai sur la branche d'un tamaris tout proche.

— Contemplez la lune par vous-même, j'ai vraiment besoin de repos. Demain, je devrai me presser de retourner au Centre de navigation et continuer à vivre une vie dénuée de poésie.

Depuis ses yeux me parvint le léger son de sa voix, mais je n'entendis pas distinctement ce qu'elle disait et regagnai seul ma chambre.

À mon réveil, il faisait déjà grand jour, le ciel était constellé de nuages sombres et une légère bruine enveloppait la plaine du Taklamakan. Ses yeux étaient encore sur la branche du tamaris, ses lentilles recouvertes d'une fine pellicule d'embruns. J'essayai soigneusement les oculaires avant de les chauffer. Je m'étais imaginé qu'ayant contemplé la lune une bonne partie de la nuit, elle serait encore endormie, mais j'entendis bientôt en provenance de ses yeux des pleurs étouffés. Ce qui me restait de colère s'évanouit aussitôt.

— Je suis sincèrement désolé pour hier soir. J'étais vraiment épuisé.

— Ne vous excusez pas, vous n'y êtes pour rien, reniffla-t-elle. Le ciel est chargé de nuages depuis 3 h 30. La pluie s'est mise à tomber à environ 5 heures...

— Vous n'avez pas dormi de la nuit ?

Elle répondit dans un sanglot :

— Il s'est mis à pleuvoir... je... je n'ai pas pu voir le soleil se lever, j'aurais tant aimé voir l'aube sur la prairie. J'aurais tant aimé...

J'avais l'impression que mon cœur était en train de fondre. Dans mon esprit, je visualisais ses sanglots, son nez en train de renifler, et alors que je ne m'y attendais pas, mes yeux se mouillèrent à leur tour. Je devais bien admettre qu'au cours de ces heures passées en sa compagnie, elle m'avait appris quelque chose. Je n'aurais su dire quoi, quelque chose d'aussi opaque que les ombres sur la prairie de cette nuit lunaire. Une chose qui changerait à jamais mon regard sur le monde.

— Il y aura bien d'autres levers de soleil sur la prairie. Je vous promets de revenir ici avec vos yeux. Ou bien je vous y amènerai en chair et en os, qu'en dites-vous ?

Elle cessa de pleurer, et soudain, je l'entendis murmurer :

— Écoutez...

Je n'entendis rien, mais mon cœur se noua.

— C'est le premier chant d'oiseau de la journée. Les oiseaux chantent même les jours de pluie...

Elle s'était exprimée avec une passion extrême, mais sur un ton aussi solennel que si les gazouillis avaient sonné comme l'Horloge du siècle de Tianjin.

Crépuscule VI

De retour dans la grisaille de mon existence, les souvenirs de l'expérience que je venais de vivre s'estompèrent sous le poids du travail. Plus tard, bien plus tard, lavant les vêtements portés durant le voyage, je dénichai deux ou trois graines coincées dans les plis de mon pantalon. Je me rendis compte alors qu'une graine d'une tout autre nature s'était insinuée dans les profondeurs de mon être. Au sein du désert solitaire et désolé de mon âme, cette graine avait fait germer un imperceptible bourgeon vert. Même sans en être conscient, après une journée de travail bien remplie, je pouvais désormais ressentir la poésie de la brise du soir soufflant sur mon visage. Les chants

des oiseaux attiraient mon attention, je me surprénais même à me rendre sur un pont, au crépuscule, dans le seul but de contempler le voile de la nuit tombant sur la ville... Dans mes yeux, le monde était toujours teinté de gris, mais de minuscules petites pousses vertes s'y faufilaient, n'avaient de cesse de se multiplier. Lorsque je m'aperçus enfin de ce changement en moi, le souvenir de cette jeune fille me revint en mémoire.

Sans que j'y prenne garde, pendant mes heures d'oisiveté ou mon sommeil, me revenait souvent l'image de ce décor dans lequel elle évoluait, cette cabine étroite, cette étrange combinaison spatiale thermique... Or toutes ces choses sombrèrent bientôt dans les abysses de ma conscience, et un seul souvenir rejaillissait encore quelquefois : le crayon à papier en apesanteur au-dessus de sa tête. J'ignorais pourquoi, mais dès que je fermais les paupières, je revoyais ce crayon planer devant moi. Un jour, enfin, alors que je franchissais le sas d'entrée du Centre de navigation, une immense peinture murale pourtant vue un nombre incalculable de fois attira mon attention : l'image de la Planète Bleue depuis l'espace. Le crayon à papier se mit à flotter sous mes yeux, se superposant à la peinture. Et alors j'entendis sa voix : "J'ai si peur d'être enfermée..."

Un éclair jaillit dans mon esprit. L'espace n'était pas le seul endroit libéré de la pesanteur !

Je gravis en hâte les marches qui conduisaient à l'étage et frappai à la porte du bureau du directeur. Il était absent, mais quelque chose en moi me disait où il se trouvait : je courus jusqu'à la petite pièce où étaient conservés les yeux. Mon supérieur était bien là, contemplant l'écran géant – la contemplant, elle, toujours cloîtrée dans sa cabine étroite et close, vêtue de sa "combinaison spatiale". Mais l'image était figée, il ne s'agissait que d'un enregistrement.

— Tu es venu pour elle, je suppose ?

Il ne quittait pas l'écran des yeux.

— Où se trouve-t-elle vraiment ? m'écriai-je.

— Tu le sais déjà... C'est la pilote du *Crépuscule VI*.

Les choses s'emboîtèrent les unes aux autres ; sans force, je m'appuyai contre le mur avant de glisser jusqu'au sol moqueté.

Ambitionnant le lancement de dix vaisseaux, le “projet Crépuscule” avait été abandonné après l’accident de *Crépuscule VI*. Dans l’ensemble, il se résumait à une mission d’exploration assez standard, aux procédures de navigation similaires à celles que le Centre avait eu à gérer par le passé. À cette différence près que les vaisseaux du projet Crépuscule ne partaient pas pour l’espace, mais pour les profondeurs de la Terre.

Près d’un siècle et demi après la réussite du premier vol spatial, l’humanité s’était lancée dans la conquête de la direction opposée : la série des vaisseaux *Crépuscule* représentait la première tentative de ce type d’exploration.

Quatre ans plus tôt, j’avais suivi le lancement de *Crépuscule I* à la télévision. C’était tard dans la nuit. Quelque part au beau milieu de la dépression de Tourfan, une boule de feu aussi flamboyante que le soleil avait déchiré les nuages du ciel nocturne au-dessus de la province du Xinjiang telle une fabuleuse aube rutilante. À peine la boule de feu s’était-elle assombrie que le *Crépuscule I* pénétrait la Terre. Le sol était brûlé et, au centre de ce cercle incandescent, un lac de lave en fusion soulevait des vagues magmatiques. Cette nuit-là, on ressentit aussi loin qu’à Ürümqi les légères secousses provoquées par le vaisseau tandis qu’il forait la croûte terrestre. Les cinq premiers vaisseaux du projet Crépuscule menèrent avec succès leur mission d’exploration souterraine et remontèrent en toute sécurité à la surface. Parmi eux, *Crépuscule V* battit même le record de profondeur jamais atteinte par l’homme à ce jour : 3 100 kilomètres au-dessous du niveau de la mer. *Crépuscule VI* n’avait néanmoins pas pour ambition d’effacer ce record. Selon les conclusions d’une étude effectuée par des géophysiciens, à une profondeur de 3 400 à 3 500 kilomètres, se trouvait l’interface entre le manteau et le noyau, ce que les scientifiques appelaient la “discontinuité de Gutenberg”. Une fois franchie cette interface, le vaisseau entrerait dans le noyau externe, principalement constitué de fer et de nickel liquides. À ce stade, la densité de la matière augmentait fortement, et *Crépuscule VI* n’était pas conçu pour y naviguer.

La première partie de la mission de *Crépuscule VI* se déroula sans encombre ; deux heures suffirent à franchir l’interface